Des secrets cachés dans des feuilles blanches

Rating:	General Audiences
Archive Warning:	No Archive Warnings Apply
Category:	Multi
Fandoms:	Wiedźmin | The Witcher - All Media Types, Wiedźmin | The Witcher Series - Andrzej Sapkowski, The Witcher (TV)
Relationship:	Geralt z Rivii | Geralt of Rivia/Jaskier | Dandelion/Yennefer z Vengerbergu | Yennefer of Vengerberg
Characters:	Jaskier | Dandelion, Yennefer z Vengerbergu | Yennefer of Vengerberg, Geralt z Rivii | Geralt of Rivia, Yarpen Zigrin
Additional Tags:	Amnesia, Memory Loss, amnesiac jaskier, Post-Episode: s01e05 Bottled Appetites (The Witcher TV), Canon Divergence - Episode: s01e05 Bottled Appetites (The Witcher TV), Do NOT piss off a djinn or suffer the consequences
Language:	Français
Stats:	Published: 2024-11-24 Updated: 2025-02-21 Words: 30,321 Chapters: 5/?

Des secrets cachés dans des feuilles blanches

by Eilisande

Summary

Julian Alfred Pankratz de Lettenhove se réveille dans une chambre d'auberge de troisième catégorie avec un mal de tête infernal, un mal de gorge, un nouveau tatouage, tout un tas de feuilles blanches éparpillées autour de lui et une mémoire à peu près vide de tout renseignement utile sur son passé. Accompagné d'une rosse à deux doigts de tomber raide morte et d'une liste d'informations pourvue d'autant de trous que sa mémoire, il n'a plus qu'à se lancer à la recherche de lui même.
Malheureusement, à ce stade tout ce qu'il sait c'est qu'il est un paquet de contradictions enrobées dans une énigme et fourrées de mystère, et que la magie est impliquée. Première étape : trouver où se poser et qui est ce Julian Alfred Pankratz de Lettenhove. Deuxième étape : trouver un magicien ou une magicienne pouvant répondre à ses questions.

Une rimbambelle de feuilles blanches

Le mal de tête qui le frappa soudain lui donna l'impression qu'un millier d'aiguilles se plantaient au même moment dans son crâne. L'homme tomba à terre, ses genoux frappant douloureusement le plancher de bois et ses mains se crispèrent sur ce qu'il tenait. Il ouvrit la bouche pour crier et ne parvint pas même à gémir. Quelque chose le gênait dans la gorge. Son corps devint tout à coup aussi mou qu'un linge abandonné au vent. Sa tête et son coude heurtèrent à son tour le plancher et il commença à convulser sur le sol pendant que les aiguilles s'infiltraient encore plus profondément dans son crâne. Non, pas un millier d'aiguilles, une vague aussi haute que la plus haute des tours de Novigrad qui l'engloutissait en l'entraînait dans les profondeurs, des griffes qui lacéraient sa matière grise, ou…

La douleur reflua, laissant l'homme pantelant et vaguement étonné que la partie de son esprit qui n'avait pas été terrassée par la douleur ait pu se focaliser sur la recherche des mots capables de rendre justice à cette même douleur. Il essaya d'ouvrir les yeux, mais des milliers de soleil semblèrent aussitôt danser devant ses yeux et la douleur revint. L'homme eut le temps de penser « ça y est, on y est », puis une autre crise du mal inconnu qui le rongeait le saisit, pire encore que la précédente. C'était comme si quelque chose avait plongé ses griffes dans sa tête et essayait d'en arracher le contenu. Il essaya d'appeler à l'aide, mais ne sortit de sa bouche qu'un bruit sourd, comme un râle. Il fallait qu'il se lève qu'il cherche de l'aide.

Il fit l'erreur de bouger la tête. Pendant de longues minutes, il se retrouva incapable de penser tout court. Il ne pouvait que rester là à se convulser sur le sol, incapable même de gémir, avec l'impression que son crâne essayait de s'ouvrir de l'intérieur.

Et puis, d'un coup, la crise s'arrêta. Pantelant, l'homme resta un long moment étendu sur le sol à essayer de retrouver son souffle. La douleur dans son crâne reflua peu à peu, le laissant à nouveau capable de former une pensée cohérente. Quelques soubresauts agitaient encore ses membres et son œil droit. Il pensa vaguement à se comparer à un poulet décapité, mais la comparaison était trop dévalorisante. Peut être alors était-ce là l'effet que cela faisait d'être frappé par la foudre ?

Il se força à ouvrir les yeux en espérant ne pas déclencher une nouvelle crise, cette fois. Heureusement, ce ne fut pas le cas. Pendant une demi-seconde, il crut être devenu aveugle avant de réaliser que ce n'était que les larmes qui l'aveuglaient. Peu à peu, ses yeux s'habituèrent à la pénombre et il put regarder autour de lui. Il découvrit alors l'intérieur d'une modeste chambre mansardée. Un lit occupait une bonne partie de l'espace près de l'unique fenêtre aux petits rideaux fleuris défraîchis par le temps. Ici et là autour de lui reposait une feuille de papier blanche. Quand à l'objet qu'il avait cassé à force de le serrer, c'était une simple plume d'oie. Sa main était tachée d'encre. Il était en train d'écrire quand la crise l'avait touché.

La fenêtre était fermée, le toit intact. Ce n'était donc pas la foudre qui l'avait frappé. Mais alors, que lui était-il arrivé ? Il était allongé à côté d'une table de bois. Il pouvait vaguement se revoir, assit, en train d'écrire… quelque chose. Il avait senti la douleur venir, s'était levé avec dans l'idée de se coucher sur le lit, repoussant la chaise tellement fort qu'elle était

tombée, mais il n’avait pas fait trois pas qu’il était tombé à son tour, sur les genoux puis sur le côté, d’où la douleur persistante qu’il ressentait à la tête et sur son coude droit.

Il réalisa qu’il avait toujours du mal à respirer. Quelque chose bloquait ses voies respiratoires. L’homme porta à sa bouche une main aussi molle que celle d’une poupée de son et découvrit qu’on avait fourré un bâillon dans sa bouche. Était-il prisonnier ? Si oui, il avait des questions à poser à son geôlier.

L’homme roula sur lui même pour regarder de l’autre côté de la pièce, mais ne vit qu’une porte, un coffre, un grand baquet de bois et une deuxième chaise rangée contre un mur. Il n’y avait personne d’autre que lui ici. D’ailleurs, quel geôlier laisserait seul un prisonnier sans lui attacher les mains et les pieds ? Personne, pas même le plus congénital des crétins patentés. Alors, la priorité était de découvrir ce qu’il faisait là et s’il était sous le coup d’une menace imminente. Le reste, et ce reste n’était pas de la moindre importance, pouvait attendre, quelle que soit sa curiosité.

Il en était là de ses réflexions, quand on frappa à la porte. L’homme se tendit et retint son souffle. Quelques secondes d’attente, puis on frappa à nouveau.

-L’eau de votre bain est prête, mon bon monsieur, déclara une voix de femme.

Il porta instinctivement les mains à ses oreilles. Quel besoin cette femme avait-elle de crier de la sorte ? Il dut enlever son bâillon pour répondre, en l’occurrence une chaussette roulée en boule. Propre. Quelqu’un dans le coin avait un tout petit peu de considération pour lui.

-Entrez !, réussit-il à répondre d’une voix rauque.

La poignée de la porte tressauta, mais la porte elle-même ne s’ouvrit pas.

-Pardon, mais je crois bien que vous avez laissé le loquet.

L’homme fronça les sourcils et regarda la chaussette dans sa main d’un air dubitatif. Se pouvait-il qu’il se soit enfermé et bâillonné lui-même ? Non, ça n’avait aucun sens.

On frappa à nouveau à la porte, d’une manière un tantinet agacée.

-Pardon. J’arrive. Une minute !

Il était tenté de ramper jusqu’à la porte, mais il ne voulait pas que la femme se pose plus de questions qu’il ne s’en posait déjà. Il était d’ailleurs temps qu’il évalue les dégâts de sa chute et de la crise qui l’avait accompagné. En grinçant des dents, il s’appuya au montant de la table pour se relever. Ignorer les éclairs de lumière que la douleur projetait derrière ses yeux fermés se révéla une gageure, mais il pouvait y arriver. Une fois relativement stable sur ses jambes, il rouvrit les yeux et tituba plus qu’il ne marcha jusqu’à la porte.

Le loquet était bien baissé. Il le releva, mais hésita avant d’ouvrir. Et si c’était un piège ? Une embuscade ? Il ne croyait pas être armé. Mais il avait besoin de réponses et ne les trouverait pas en restant caché derrière la porte. Il entrouvrit celle-ci. Rassuré de ne voir qu’une femme d’âge intermédiaire assez ronde et forte, portant une robe élimée et un tablier presque propre.

En guise d'arme, elle n'avait que deux seaux d'eau fumante. L'homme s'écarta pour la laisser passer, s'effondra sur la chaise la plus proche et ferma à nouveau les yeux.

-Votre migraine, toujours ?, demanda la femme d'une voix compatissante mais toujours trop forte. Elle ne part vraiment pas on dirait.

Il sursauta malgré au son de sa voix lui et détourna la tête. La lueur des torches dans le couloir lui faisait mal aux yeux, au point de lui donner envie de vomir. Le contenu du premier seau se déversa bruyamment dans le baquet de bois. L'homme s'efforça de ne pas grimacer.

-Oui, réussit-il à répondre de cette voix toujours trop rauque. Mais la crise est finie.

À peine les mots sortis de sa bouche, il sentit une pique dans son cœur et ses entrailles, comme un double coup de poignard. C'était fini. Mais alors, pourquoi ressentait-il une telle tristesse ?

-Tant mieux, tant mieux, fit la femme d'un ton jovial tout en versant le deuxième seau. Vous faisiez peine à voir quand vous êtes arrivé, aller ! Et si vous me pardonnez, vous faites toujours un peu pitié. Et ben, mes fils vont vous monter le reste de l'eau. Votre bain sera prête dans moins d'une minute, mon bon sire. Le bain va vous requinquer, et vous allez voir comment on traite les clients, au Loup Gris.

Un sourire involontaire se dessina sur les lèvres de l'homme. Douce ironie que ce nom. Mais quelle ironie y avait-il là dedans exactement, il ne le savait pas.

Au moins il avait une meilleure idée de là où il se trouvait. Ce devait être une auberge, et l'aubergiste se tenait devant lui, ou son épouse. L'hypothèse selon laquelle il était un prisonnier de quelque sorte fondait comme neige au soleil.

-Vous voulez autre chose en attendant le dîner ?, demanda la femme de la même voix pleine de sollicitude. Je peux vous apporter une boisson chaude, et même vous y mettre une petite goutte de quelque chose.

-Merci. Vous êtes une vraie perle, euh…

-Leza.

-Leza, c'est ça. Le bain suffira. Il me fera le plus grand bien. Et le repas dans la grande salle finira de me rendre la santé.

-Vous avez changé d'avis ? Je croyais que vous vouliez qu'on vous monte le repas.

-Et vous avez parfaitement raison, faisons ça. Je voulais dire que je ferais bien quelques pas jusqu'à la grande salle, après mon bain. Si j'en ai la force.

-Très bien. De toute façon, vous n'aurez qu'à taper du pied sur le plancher, et je vous entendrais de la cuisine.

D'où le bâillon improvisé, l'homme hocha la tête, lui offrit un vague sourire, et attendit qu'elle s'en aille. Comprenant son envie de silence, la brave Leza récupéra ses deux seaux et

s'éclipsa en silence. Deux grands dadais aux cheveux blonds paillasse la relayèrent pour faire les quelques allez retour pour remplir le baquet d'eau. Ils n'essayèrent pas de lui faire la conversation, peut être avertis par leur mère de l'humeur de leur client, et repartirent en fermant la porte derrière eux quand le baquet fut plein.

À grand peine, l'homme se leva, refit tomber le loquet derrière eux et relâcha le souffle qu'il ne réalisait pas retenir jusque là. Il se sentait plus en sécurité avec la porte refermée sur un secret qu'il avait peine à s'avouer à lui-même.

Il ignorait totalement qui il était.

Son nom, son âge, la raison de sa présence dans cette auberge de troisième catégorie, tout lui échappait, y compris ce qu'était exactement son problème, parce qu'il avait peut être l'esprit totalement blanc mais qu'il n'était pas assez bête pour croire que c'était une migraine ordinaire. Ou peut être que si. Il ne s'y connaissait pas assez en migraines pour pouvoir dire s'il était normal de perdre momentanément la mémoire après une crise, et une à laquelle il était préparé en plus, sinon il ne serait pas enfoncé des chaussettes propres dans la gorge pour qu'on n'entende pas ses cris au risque de penser qu'on égorgeait les gens dans cette auberge.

Alors, qui était-il ?

Ce qu'il savait tenait sur les doigts d'une main. Il était jeune, s'il en croyait ses mains, migraineux, amnésique et avait en sa possession assez d'argent pour se payer une nuit dans une auberge de qualité moyenne, mais globalement confortable et accueillante. Ce n'était pas partout qu'on vous montait l'eau pour votre bain. Soit l'aubergiste était avenante avec tous ses clients, soit il avait su la séduire et l'entortiller autour de son petit doigt. Quelque chose lui disait qu'il avait un petit talent pour ça.

Il devait y avoir des indices de son identité dans la pièce, peut être dans la liasse de papiers qu'il devinait sur la table, dans le sac abandonné au pied du lit ou dans le coffre, mais son regard se retourna vers la baignoire de bois. L'idée de l'eau chaude pour soulager ses muscles endoloris par la crise était trop attirante. Il ne pouvait résister plus longtemps. Et puis, peut être que le bain réveillerait son cerveau engourdi.

Maladroitement, il ôta son pourpoint. Ses doigts, aussi engourdis que son cerveau, peinaient sur chaque bouton.

-Quel est l'idiot qui a décidé que c'était une bonne idée d'acheter un vêtement avec autant de boutons ?, marmonna-t-il d'une voix rauque. Ah, oui, c'est probablement moi. Excellente idée alors, mais évitons à l'avenir. Des lacets, c'est très bien ça des lacets.

Il s'attaqua à son pantalon et grimaça.

-Compris, je reviens sur ce que je viens de dire. Bannissons lacets et boutons, et vivons tous nus.

Une fois en chemise, il examina ses vêtements de tous les côtés. Ses bas étaient abîmés et crottés, tout comme ses bottes. Il avait beaucoup marché ces derniers temps, et dans la boue. C'était contradictoire avec le reste de ses vêtements. Le pourpoint était fait de velours pourpre et de soie verte, incontestablement cher, mais usé et élimé, maintes fois réparé. Le pantalon était du même acabit.

-Nous aimons nous faire remarquer, on dirait. Impossible de nous rater même sur une place un jour de marché. Mais pour quelqu'un qui voyage beaucoup, il est étrange que nous n'ayons pas le fondement plus élimé. Pourquoi marcher ? Quand on a les moyens de se payer un vêtement en velours, on a les moyens de se payer un cheval, ou au moins une mule. Nous devons tirer ça au clair.

Personne ne lui répondit. Il plia soigneusement ses vêtements pour ne pas les froisser, puis ôta sa chemise et plongea la main dans le bain fumant. Il était encore chaud, mais pas brûlant. L'homme s'y laissa glisser glisser avec un gémissement de délice.

L'effet fut immédiat pour ses muscles endoloris par la crise. La douleur dans ses membres finit de se dissiper, y compris dans son coude endolori par la chute. Seules persistèrent la sensation que quelque chose lui enserrait le crâne et lui picotait l'intérieur du cerveau, une sensation de pression sur son coup et un grattement sur son bras gauche, mais il était trop bien pour rouvrir les yeux et voir ce qui le démangeait. Il n'avait pas idée qu'un bain pouvait être aussi délicieux, malgré l'étroitesse du baquet. Son moi d'avant méritait des félicitations pour avoir commandé un bain. L'homme ferma les yeux, déterminé à profiter de chaque seconde passée à mariner dans cette eau délicieuse.

Hélas, l'eau finit par refroidir. Il en allait toujours ainsi avec les bains, maudite soit la physique. À contrecœur, l'homme décida qu'il était temps d'en sortir et d'essayer de chercher d'autres indices sur sa situation.

La brave Leza avait laissé une serviette derrière elle, malheureusement trop petite pour s'y enrober comme il l'aurait voulu. À défaut, il se sécha rapidement puis observa son corps nu.

-Très bien, corps, souhaitez-vous que nous commencions par le positif, ou le négatif ? Le positif ? Nous présentons bien, sous plus d'un angle. Je parie que nous laissons peu de gens désappointés derrière nous, sauf de notre départ. Pas de signe de maladie, bon point aussi. Par contre, ne vous seriez-vous pas un peu laissé allé question sucreries ? Il me semble qu'avec des mollets de marcheur nous devrions avoir le corps qui va avec. Nous allons tâcher de corriger ça, mais ce sont des détails. Je ne suis pas sûr d'apprécier beaucoup ce tatouage non plus, mais passons.

Serait-il bavard ? Apparemment, oui. Il avait l'air d'apprécier le son de sa propre voix, même si celle-ci se cassait tous les quelques mots.

-Ce ne sont pas des bras de soldat, continua-t-il à énumérer, ni de bûcheron, ce que la qualité de notre pourpoint suffisait à démontrer. Nous ne sommes pas du genre à soulever de lourdes charges, et ces mains sont celles de quelqu'un qui accorde au travail manuel l'attention qu'il mérite. Encore que, nous n'avons pas récolté ces cals sur les mains en nous contentant de

nous rouler les pouces toute notre vie. Habillons-nous et tâchons d'y voir plus clair. Cessons aussi d'utiliser ce nous de majesté, avant d'y prendre goût.

Il enfila sa chemise et noua cette fois sans aucune peine les lacets de son pantalon. Par contre, il se retrouva pris d'une quinte de toux qui le laissa presque plié en deux et qui couvrit son front de sueur. Il passa sa main sur sa gorge et la trouva légèrement enflée et sensible, sans doute à cause des cris de souffrance qu'il avait essayé de pousser. Peut être que l'aubergiste condescendrait à lui monter un verre de lait agrémenté de miel, ou mieux encore, un verre d'hydromel. Il poserait la question, mais d'abord, il avait une enquête à mener. L'homme s'approcha de la table où il avait cru voir un amoncellement de papiers. Il ramassa les quelques feuilles éparpillées sur le sol, redressa la chaise pour s'asseoir et commença à feuilleter l'épaisse liasse, en fronçant les sourcils de plus en plus fort.

C'était insensé. Il se tenait là, assis à cette même place juste avant sa chute, et c'était pour regarder des papiers vierges ? Il avait pourtant une plume à la main, et de l'encore sur ses doigts quand il était tombé par terre. Frustré, il tourna et retourna les feuilles les unes après les autres. Certaines étaient récentes, certaines étaient jaunies par les ans, certaines étaient fines comme le cil d'une femme, certaines d'un épais papier de qualité, certaines étaient froissées, d'autres percées de ce qui ressemblait à un coup de crayon rageur, mais toutes étaient blanches.

-Rien, rien, et rien, marmonna-t-il de plus en plus exaspéré. Et quelle me serait l'utilité d'autant de feuilles blanches ? Suis-je censé en faire le commerce ?

L'homme ne trouverait pas ses réponses sur la table. Il abandonna l'inutile liasse de papier et s'agenouilla au pied du lit pour jeter le contenu de son sac sur le sol. Du diable si celui-ci ne lui donnait pas quelque réponse ! S'éparpillèrent alors sur le sol des sous-vêtements propres et sales, quelques pommes un peu blettes, un morceau de pain sec, un petit couteau, des plumes et des crayons, quelques mouchoirs brodés d'initiales différentes à chaque fois, un nécessaire de couture avec ses petits ciseaux d'argent ternis, ainsi que trois pantalons, six chemises et quatre pourpoints, un gris perle, un bleu turquoise, un brun-vert et un rouge écarlate. Deux étaient récent, l'un même brodé de fil d'argent, les autres élimés comme celui qu'il portait. Récente richesse ou revers de fortune ?

D'instinct, il alla chercher sa bourse sous le matelas, là où il avait l'habitude de la cacher en arrivant dans une auberge, même s'il ne se rappelait plus où il avait pris cette habitude. Il la soupesa avant de l'ouvrir, et siffla doucement. Il y avait là une quarantaine de couronnes, et la bourse n'était qu'aux deux-tiers pleine. Soit il avait été très riche, soit il était à deux doigt de pouvoir s'établir confortablement à son aise. Au moins, il n'aurait pas à s'inquiéter de son avenir avant quelques temps, même si la mémoire ne lui revenait pas de suite. Mieux valait cependant éviter de faire des folies.

Trois carnets reposaient au fond du sac, reliés de cuir cirés et cornés comme par un long usage, au point que la tranche était noircie par le passage fréquent du doigt dessus, mais eux aussi étaient vides de toute note, dessin ou indice concernant son identité. L'homme s'apprêta à refermer le troisième d'un geste agacé quand il sentit un papier dépasser de la couverture. Il le déplia pour dévoiler une carte grossièrement dessinée de la Temeria et de ses alentours. On

pouvait y voir une partie de la Redania, dont la cité libre de Novigrad, ainsi que les royaumes d'Ellander, Cidaris et Kerack. La capitale du même nom était entourée au crayon.

-Kerack. Mais est-ce que je suis à Kerack, est-ce que je vais à Kerack ou est-ce que je dois éviter Kerack ?

Il y avait pléthore de crayons et de plumes dans son sac, tous témoignant d'un usage fréquent contredisant toutes les feuilles blanches inutilisées sur la table et dans ses carnets. Il s'empara du premier crayon venu, d'une feuille de papier au hasard et traça la même carte à la va-vite. L'écriture était la même. Une réponse de plus, mais qui le laissait avec quinze questions supplémentaires, encore une fois.

-Réfléchis, grinça l'homme. Tu dois bien avoir une preuve de ton identité sur toi ? Tu savais que tu allais avoir une crise de quelque chose et tu t'es fourré une chaussette dans la bouche pour qu'on ne t'entende pas crier. Une migraine ne rends pas amnésique. La douleur pourrait expliquer que tu aie du mal à te remémorer les choses sur le coup, mais pas que tu sois toujours amnésique une heure après, pas à moins que la raison n'en soit…

Magique. L'homme frissonna. Mieux valait ne pas tout de suite envisager cette hypothèse. Il avait réussi à se rappeler instinctivement où il cachait son argent, alors ou cachait-il ses affaires les plus précieuses ?

À peine se fut-il posé la question que son regard se posa sur le pourpoint bleu turquoise, aux coutures renforcées sur les épaules. Il en tata les coutures, s'enthousiasma en trouvant un trou dans lequel passer le doigt et où il aurait été possible de cacher quelque chose, puis le reposa, déçu. Dommage, il était content de son idée. Mais bien sûr, réalisa-t-il dans un éclair d'illumination, il n'aurait pas caché d'éventuelles choses précieuses dans un sac qu'il était facile de voler. Dans le pourpoint qu'il portait en arrivant, par contre… Il courut s'en emparer, tâta les coutures et poussa un cri de joie en sentant quelque chose de dur sous ses doigts. Il avait recousu le trou pour empêcher la chose de tomber à son premier mouvement, mais il arracha le fil en tirant d'un coup sec. Une bague tomba et rebondit sur le sol. L'homme la rattrapa juste avant qu'elle ne passe sous le lit.

Dehors, le soleil avait presque fini de disparaître. L'homme dut allumer quelques chandelles pour examiner la bague de plus près et comprit aussitôt pourquoi il la gardait soigneusement hors de vue. La bague était en or massif, et décorée d'un blason, une sirène à deux queux d'or sur champ coupé émanché d'argent et d'azur, évoquant vaguement une mer déchaînée sous laquelle le monstre se cachait. Il cligna des yeux en réalisant qu'il maîtrisait le langage héraldique. Intéressant. Il devait être noble, ou les côtoyer assez pour reconnaître le blason d'une bague qu'il aurait alors probablement volé. Il retourna la bague. Sous le blason pouvaient se lire quatre lettres à moitié effacées par le temps, J.A.P.L.

-Fantastique. Ne me reste plus qu'à trouver une bibliothèque et me plonger dans l'héraldique de toutes les familles nobles du continent. Comme si je n'avais pas mieux à faire de mon temps. Et si jamais il s'avère que j'ai tué ce J.A.P.L., je risque de me jeter dans les bras d'une famille assoiffée de sang. Que du bonheur.

Mieux valait cacher à nouveau la bague, dans son pourpoint de voyage. Elle ne ferait qu'attirer sur lui une attention inutile. Peut être aussi valait-il mieux d'ailleurs arborer un

pourpoint un peu moins voyant. En attendant, l'homme plaça la bague sur son doigt et se dirigea vers le coffre, sans trop d'espoir d'y trouver d'autres réponses. À raison, d'ailleurs, car le coffre était vide et poussiéreux.

De plus en plus frustré, l'homme se rassit à côté du lit pour ranger dans son sac tout ce qu'il en avait sorti, des pourpoints aux mouchoirs en passant par les carnets vides. Il refermait le sac quand il s'aperçut qu'il y avait quelque chose de blanc sous le lit. Il tâta de la main, et ramena deux feuilles de papier qui avaient du voler plus loin que les autres au moment de sa crise. Dire qu'il avait failli ne pas les voir…

-Ne nous emballons pas, murmura-t-il. Tu as déjà été échaudé, ces feuilles pourraient être blanches comme les autres. S'il n'y a rien, il n'y a rien. Une bonne nuit de sommeil et la mémoire te sera revenue.

Il se mordit les lèvres et regarda la première feuille. Elle n'était pas vierge. L'homme poussa un soupir de soulagement et commença à lire ce qui était visiblement une liste, écrite de sa main, et en plusieurs fois s'il devait en croire les encres de couleur différentes et l'écriture plus ou moins frustrée d'un item à l'autre.

Ce que je peux te dire, avait-il inscrit en haut.

1. *Tu perds la mémoire depuis un certain temps.*
2.
3.
4. *Tous tes souvenirs ne sont pas concernés. Tu devrais pouvoir te débrouiller. Les Lettenhove se débrouillent toujours, s'il faut en croire Père.*
5. *Au cas où ce ne soit pas le cas, tu t'appelles Julian Alfred Pankratz de Lettenhove.*
6. *Si tu fais le choix d'Alfred plutôt que de Julian, je trouverais un moyen de te hanter.*
7. *Idem si tu décide de te teindre les cheveux. Nous avons déjà essayé. Le blond n'est pas notre couleur.*
8.
9. *Les crises empirent, c'est une évidence. La bonne nouvelle, elles ne devraient plus durer très longtemps.*
10.
11.
12.

13. *Les écrits s'envolent, les paroles restent.*

14.

15. *Tu es en route pour Vizima. Ce n'est pas le pire des choix, pour commencer.*

16. *Ne fais pas demi-tour. S'il y avait des options au nord, tu les as épuisées.*

17.

18.

19. *L'aubergiste a déjà été payée, et grassement. Ne la laisse pas te prétendre le contraire.*

20.

21.

22.

L'homme fronça les sourcils et retourna la feuille. Il n'y avait rien d'autre écrit de l'autre côté. Qu'était-il donc censé faire d'une liste remplie de trous, et d'instructions décousues ou sans aucun intérêt qui ne lui permettaient pas vraiment d'en apprendre plus sur lui-même ? L'homme qu'il avait été aurait pu lui offrir d'avantage. Il n'y avait véritablement qu'une information utile sur toute la liste.

-Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, répéta-t-il à mi-voix. Julian Alfred Pankratz de Lettenhove…

Sa bouche se plissa sur une grimace. Le nom avait quelque chose de très vaguement familier. Il pouvait croire que c'était le sien, mais il n'aimait pas son propre nom, comme s'il y associait de mauvais souvenirs qu'il préférait oublié et que, apparemment, il avait fini par oublier. De là à s'en réjouir...

-Julian Alfred Pankratz de Lettenhove… Julian, définitivement Julian. Le reste, on verra ce qu'on peut faire. Tu t'appelles Julian, tu as un père mais tu en parles au passé ce qui veut dire qu'il est mort ou que vous êtes en mauvais terme, tu as une bague précieuse qui porte tes initiales et le blason familial mais que tu gardes hors de vue pour ne pas te la faire voler. Tu as entouré le nom Kerack sur une carte, mais tu n'en parles pas dans ta liste. C'est donc que tu n'allais pas à Kerack. Par contre, tu allais à Vizima, vers Vizima, mais tu ne l'as pas entouré sur la carte. Évidemment, ce n'était pas ta destination finale, juste une ville de transit. Tu ne viens pas de Kerack non plus, puisque tu dis venir du nord. Est-ce que tu dois éviter Kerack ? Aller à Kerack ? Et pourquoi ne pas avoir marqué Lettenhove sur la carte ? Passons au deuxième papier, et s'il n'est pas plus utile, nul ne m'empêchera de faire un scandale et de me dénoncer moi-même sur la place publique.

Julian, puisque c'était son nom, s'empara du deuxième papier, et découvrit à cette occasion qu'il avait peut être oublié tout le reste, mais pas comment jurer. La bordée d'injures qui

sortit de sa bouche était de toute première qualité. Il s'impressionnait lui-même, et le débordement était tout à fait justifié, de son point de vue, car au lieu d'une liste, d'une confession, d'une carte ou de quoi que ce soit d'utile, le papier était couvert de lettres, certaines minuscules, certaines majuscules. Julian roula en boule le papier, le jeta de l'autre côté de la pièce, n'évitant que de justesse la baignoire. Il repoussa d'un coup de pied son sac, et se jeta sur le lit tout habillé, les yeux emplis de larmes de rage et de frustration.

Quand on frappé à la porte, Julian fit mine de ne pas entendre. Il n'avait pas faim, de toute manière. Il voulait juste dormir et déjà oublier les seules heures de sa vie dont il était capable de se souvenir. S'il y arrivait seulement, avec sa frustration légitime contre les injustices de la vie en général, et de la sienne en particulier.

Les rayons du soleil matinal et le bruit des casseroles en cuisine au-dessous de son lit réveillèrent Julian aussi efficacement que les odeurs de pain chaud montant depuis les interstices du plancher. Il se découvrit affamé, la tête toujours prise dans un désagréable étau. Sa gorge était toujours douloureuse, son bras récemment tatoué le grattait toujours autant et il tout aussi ignorant de son passé et de son identité que la veille. Vraiment, il avait toutes les raisons de se réjouir.

-Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, déclara-t-il à voix haute, afin de vérifier si le nom sonnait plus juste que la veille.

Ce n'était pas le cas, mais au moins il s'en souvenait de lui-même, sans avoir à consulter les notes qu'il s'était laissées. Autant prendre ça pour un bon présage. Julian se redressa et s'assit au bord du lit pour réfléchir. Il ne pouvait pas rester dans cette auberge, même si son seul désir était présentement de se remplir l'estomac puis de retourner se coucher jusqu'à ce que sa migraine se soit dissipée, mais ce n'était pas ici qu'il trouverait des réponses. Il se leva donc à contrecœur. Il ôta ses vêtements de la veille, et enfila une nouvelle chemise. Alors qu'il allait enfiler son pourpoint, il se souvint qu'il avait toujours sa bague au doigt. Il s'arrêta, la remit dans sa cachette et s'empara de son nécessaire de couture afin de refermer celle-ci. Avant d'enfiler enfin le pourpoint, il observa soigneusement ses points de couture. Ils étaient fins et serrés, presque indiscernable de la véritable couture. Apparemment, il avait quelques compétences dans le domaine. Quand à savoir où et quand il les avait acquises, c'était un tout autre problème.

Julian se désintéressa momentanément de la question et replia le reste de ses affaires pour les fourrer dans son sac, au-dessus des carnets vides, puis récupéra sa bourse sous le matelas. Il hésita un moment à s'alléger de ceux-ci, mais l'idée le révulsa intérieurement sans qu'il sache trop pourquoi. Il récupéra pareillement chaque feuille blanche éparpillée sur la table. Il les roula soigneusement, les entoura d'un ruban, et les glissa à leur tour dans le sac. Il ne possédait rien de son passé, à part ces quelques feuilles. Absurde ou pas, il était incapable de laisser les seules éléments concrets qu'il avait un passé derrière lui. Finalement, il récupéra la page couverte de lettres qu'il avait la veille jeté de dépit, et la déplia. Ses sourcils se froncèrent aussitôt. Si les lettres étaient éparpillées de manière anarchique sur la page, cinq étaient reliées au crayon, L-e-b-e-a.

-Un code ?, s'interrogea-t-il à voix haute. Mais un code de quoi, pourquoi ? Suis-je un espion ? Mais espion de qui, espion de quoi, espion pourquoi ? Si le secret est si important, pourquoi le rendre si dure à déchiffrer ? Un secret doit avoir un sens, et je ne vois de sens nulle part ici ! Pourquoi est-ce que je m'agace moi-même à ce point ?

Nul ne lui répondit. Julian glissa le papier dans son sac avec les autres, enfila ses bottes, et passa son sac en bandoulière sur son dos.

Au moment de lever le loquet de la porte, il se figea, arrêté par la vague impression qu'il avait oublié quelque chose, qu'il aurait du avoir plus de poids sur le dos que son sac. Par acquis de conscience, il refouilla une dernière fois toute la chambre, mais il n'y avait pas vraiment d'endroit où cacher quoi que ce soit. Il essaya même de soulever les lattes du plancher et de bouger des pans entiers des cloisons de bois, en vain. C'est donc en se sentant définitivement trop léger qu'il descendit dans la salle commune de l'auberge, encore presque vide. Peut-être était naturellement lève-tôt, mais d'instinct l'idée lui paraissait risible. C'était plutôt qu'en se levant aussi tôt qu'il l'avait fait la veille, il avait au moins gagné une nuit complète. Et lui qui avait cru qu'il aurait du mal à s'endormir avec toutes les questions qui faisaient la gigue dans sa tête ! Il s'était bien trompé, cette migraine l'avait laissé assommé pour le compte.

La femme de la veille, Leza, était déjà à l'ouvrage quand il arriva au comptoir, et buvait un verre de lait chaud pour se réchauffer les mains.

-Maître Julian, lui sourit-elle en le voyant. Je me suis inquiétée pour vous hier. J'ai frappé à votre porte pour voir si vous vouliez manger, mais vous n'avez pas répondu.

Julian lui fit une révérence exagérée.

-Maîtresse Leza, les plumes de vos oreillers m'ont soumis à leurs charmes, et il fallu les douces odeurs s'élevant de votre cuisine pour m'éveiller, ou je dormirais encore.

La femme rougit faiblement.

-C'est bien la première fois qu'on dit ça de mes oreillers ! Mais je suis soulagée, en tout cas. Vous m'avez inquiété très fort quand vous êtes arrivé hier.

-Je sais que je n'étais pas au meilleur de ma forme, mais c'était à ce point-là ?

-Et comment ! Sans mon aîné pour vous retenir, vous tombiez directement de votre cheval dans la boue de ma cour ! On a presque du vous porter jusqu'à la cheminée pour vous réchauffer. J'avoue, d'abord je me suis demandée si vous n'étiez pas malade et si c'était la mort que j'accueillais dans mon établissement.

-Je vous assure que mes migraines sont plus impressionnantes que dangereuses, et que ce mal n'est pas contagieux.

-Je sais bien. C'est ce que vous m'avez dit hier, quasi mot pour mot.

-C'est que je dois le répéter souvent, sans doute.

-Je crois bien, si ça vous arrive souvent. Mais je vais pas vous laisser debout avec vos migraines ! Asseyez-vous près du feu, et je vais vous servir quelque chose qui vous chauffera les entrailles pour la route. On a un bon bouillon de poule qui chauffe en cuisine, et le pain sort tout juste du four. Pour vous requinquer, ça va vous requinquer, je vous le dit !

-Je n'en doute pas, et on entendra parler de l'hospitalité de maîtresse Leza du Loup Blanc partout où je passerais.

-Du Loup Gris, mon bon monsieur.

Julian lui sourit faiblement. Sa migraine, qui était pourtant bien calmée à son réveil, revenait l'attaquer de plus belle. Il se laissa tomber sur la chaise la plus proche et mit sa tête entre ses mains jusqu'au retour de l'aubergiste avec le bouillon et le pain promis.

-Vous êtes sûr que je devrais pas appeler la guérisseuse ? Elle s'y connaît bien en herbes de tout poil.

Avec les guérisseurs et guérisseuses de village, c'était tout ou rien. Soit on tombait sur les meilleurs soigneurs à la ronde, dignes d'être mis face aux plus grands des rois, soit on risquait de mourir rien qu'en reniflant leurs concoctions.

-À combien sommes-nous de Vizima ?

-Comme je vous le disais hier, pas plus de deux jours à dos d'un cheval comme le vôtre, moins même si l'Ismena n'est pas en crue. Mais si vous voulez y être plus vite, je suis sûre que vous trouverez quelqu'un pour vous vendre une rosse en meilleur état que la vôtre.

-Inutile. Je suis sûr qu'elle et moi tiendront jusqu'à Vizima.

Il en allait du cheval comme des migraines. Julian avait une bourse coquettement remplie, mais tant qu'il ne savait pas avec certitude où il voulait ou devait se rendre, autant économiser ses ressources. Si l'animal était vraiment mauvais, il aurait de toute manière de meilleures chances de lui trouver un remplaçant convenable dans une grande ville que dans un village dont il ignorait le nom. La grimace dubitative de l'aubergiste lui donna cependant des doutes. Peut être qu'il aurait du regarder la bête avant de se décider.

-Vous connaissez mieux que moi votre cheval, maître Julian, et vos migraines aussi. Mais moi je vais m'inquiéter.

Julian s'empara de sa main pour y poser un baiser.

-Alors, meilleure des hôtesse de toute la Temeria, il faudra que je repasse un jour.

La brave Leza ôta sa main en rougissant.

-Vous savez que vous serez le bienvenu, maître Julian. Je crois bien vous l'avoir dit deux ou trois fois hier, allez ! Enfin, je vais dire à mes fils de seller votre cheval et de lui donner une double ration d'avoine, qu'on soit sûrs qu'elle vous porte en sécurité jusqu'à Vizima.

-Vous êtes vraiment trop bonne, et si cela ne tenait qu'à moi, on chanterais vos louanges du Povys jusqu'à Cintra. Combien vous dois-je pour tous ces bons soins que vous m'avez prodigué ?

L'aubergiste écarquilla les yeux.

-Mais… rien, maître Julian ! Vous avez été assez généreux hier. Plus qu'assez, même. Je m'en voudrait de demander plus, surtout que vous avez rien mangé hier. Je retourne en cuisine, mais si vous en voulez plus, appelez et je viendrais tout de suite.

Julian lui offrit un dernier sourire, puis revint à son plat, pensif. La cuisine de Leza sentait meilleure qu'elle ne goûtait, mais elle nourrissait son homme, et c'était tout que Julian demandait présentement. La conversation, en tout cas, lui donnait à réfléchir. Julian en avait appris plus sur lui même en une conversation avec l'aubergiste et en fouillant sa chambre qu'avec toute la liste laissée par son prédécesseur, un homme dont ou pouvait se demander s'il cherchait vraiment à l'aider. Peut être d'ailleurs devrait-il prendre le temps de dresser lui aussi une liste à sa propre intention dans l'optique de la prochaine attaque de migraine amnésiante, et la sienne serait plus exhaustive et utile que celle que lui même avait reçu en héritage.

Julian avait découvert qu'il était non seulement bavard, mais aussi beau parleur et qu'il savait y faire avec la gent féminine, et qu'il était capable de donner aisément le change à des inconnus pour qu'on ne réalise pas qu'il n'avait aucune idée de qui il était et de où il était. Il savait qu'il était incapable de se laisser des indications claires à lui-même et qu'il s'amusait à l'occasion à jouer avec des messages codés. Et il avait appris quelque chose d'important : il n'était déjà plus l'homme arrivé la veille au Loup Gris avec une migraine débilitante. Cet homme là était du genre à donner une somme coquette à la première aubergiste un peu amicale, tandis que lui réfléchissait déjà à comment économiser son argent le temps d'en découvrir plus. C'était déjà des indices intéressants sur qui il était, mais encore une fois, ils le conduisaient à toujours plus de questions au lieu de lui donner des réponses.

Une seule chose était sûre. Julian Alfred Pankratz de Lettenhove était un paquet de contradictions enrobées dans une énigme et fourrées de mystère. Julian commençait même à se demander s'il ne s'était pas volontairement effacé la mémoire, mais plus il y réfléchissait, plus il avait mal à la tête. Au lieu de se faire du mal, il finit par reporter son attention sur son bouillon de poule. Il avait toute la route jusqu'à Vizima pour se poser ces questions.

Sur la route de quelque part

Chapter Summary

Julian approche de Vizima, toujours amnésique et avide de réponses.

-Hé, machin ! T'auras plus vite fait d'abattre ta carne et de te mettre à courir si tu veux arriver en ville avant la fermeture des portes !

-Tu lui a fait quoi au maquignon pour qu'il te vende cette rosse, t'as baisé sa femme ? Ou tu l'as pas baisée assez fort ?

Julian se retint de faire un geste grossier aux gamins qui l'interpellaient en riant et tapota amicalement les flancs amaigris de sa monture.

-Ne les écoute pas, ma belle. Tu as été très courageuse, et je sais que tu va continuer à l'être. Les portes ne sont plus tellement loin.

La jument en question répondit par un pitoyable bruit de gorge, plus proche du braiment d'un âne que du hennissement d'un cheval. Julian lui tapota encore un peu le flanc puis se remit à la tirer derrière lui. Il suait comme un bœuf, malgré la fraîcheur automnale, et c'était entièrement la faute de la rosse en question.

Il n'avait pas fallu longtemps à Julian pour arriver à la conclusion que garder ce cheval comme monture était le pire choix du monde. En fait, il était parvenu à cette conclusion moins d'une minute après être monté sur son dos, mais à ce moment-là il n'avait pas osé faire demi-tour pour reconnaître son erreur et supplier les villageois pour qu'on lui trouve un autre cheval, à n'importe quel prix. S'il existait un concours des pires rosses à acheter sur le Continent, la sienne finirait sans nul doute dans le trio de tête. À ce stade, c'était tout juste si on pouvait encore lui accorder le titre de cheval. Les ânes et les baudets se seraient vexés de partager la même catégorie qu'elle dans la longue liste des bêtes à pattes. La seule qualité qu'on pouvait lui reconnaître, c'était qu'elle était… placide. Mais c'était également son pire défaut. Rutabaga – apparemment, c'était Julian qui lui avait donné ce nom, ou en tout cas c'était celui auquel elle consentait de répondre – était tellement placide qu'elle se serait fait rouler dessus par un chariot pour ne pas le déranger.

Elle rendait fou Julian. Dans le village où il s'était réveillé avec une migraine et le crâne vide de souvenirs, elle s'était laissé doubler par des poules. Elle supportait tout juste le poids de Julian, celui de son sac et du couchage roulé en boule derrière la selle, et ce pour un maximum de deux heures par jour. S'il essayait de la monter plus longtemps, elle s'effondrerait morte. Julian la laisserait probablement faire en y ressentant un plaisir vindicatif, si elle n'avait pas aussi les yeux les plus tristes du monde, des yeux auquel il s'était découvert incapable de résister. En conséquence, il la montait seulement quand il avait

mal aux pieds ou que les chemins étaient trop boueux. Le reste du temps, Julian marchait à côté de Rutabaga, la poussait, la tirait et la suppliait d'avancer tout le long du chemin. Au moins, Julian avait incontestablement résolu un des multiples mystères de son existence, la raison de ses bottes si sales et de son fond de pantalon si impeccable alors qu'il possédait un cheval.

Maîtresse Leza, de l'auberge du Loup Gris à Rosraz, lui avait promis que Vizima était à moins de deux jours à cheval sur une monture comme la sienne. Le moins qu'on puisse dire, c'était qu'elle s'était montrée très généreuse avec les capacités de Rutabaga. Le soleil commençait à descendre de manière inquiétante à l'horizon, au troisième jour de leur périple, et Julian ne donnait pas cher de leurs chances d'atteindre les portes à temps. Il avait beau regarder avec un espoir sans cesse déçu les murailles de la ville et les toits innombrables de ses palais et de ses temples, cette promesse d'un lit chaud et douillet dans une véritable auberge et pas dans une bicoque branlante comme les deux nuits précédentes ne semblait jamais se rapprocher. La gentillesse de maîtresse Leza, la chaleur de sa chambre et l'odeur de son pain chaud lui manquaient terriblement. Julian n'avait pas eu la chance de retrouver pareil logement depuis. Il rêvait du confort qu'il était en droit d'espérer de Vizima.

Rutabaga s'arrêta soudain en soufflant comme une forge. Habitué à présent, Julian la laissa retrouver son souffle et en profita pour cueillir deux pommes à un pommier rachitique qui poussait le long de la route. Il mangea la première, et garda la seconde pour l'offrir à Rutabaga, quand elle serait à nouveau capable de respirer normalement.

-Courage, Rutabaga !, l'encouragea-t-il La fin de notre voyage est en vue ! Du moins, la fin provisoire, le temps que je détermine de la suite du programme. Tu t'en doutes, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il devrait être.

La jument lui offrit en réponse un regard triste et fatigué. Elle était incapable d'en fournir d'autre. Son œil gauche pleurait quasiment en permanence. Julian prit pitié d'elle et lui offrit la pomme en guise d'excuse. Il dut la couper en quatre d'abord. Rutabaga avait du mal à avaler quoi que ce soit de solide.

-Prête à repartir ? Non, j'imagine que tu préférerais attendre. Mais il va falloir quand même. Haut les cœurs, ma belle ! Si nous parvenons à nous presser, ce soir c'est une auberge dotée d'un vrai baquet pour prendre mon bain qui m'attends, et toi une écurie dont le toit ne prend pas l'eau. Tu imagines ? Cela ne te fait-il pas envie ? Toi comme moi avons bien besoin de nous laisser pomponner un petit peu.

Un ébrouement fut la seule réponse de Rutabaga. Ce n'était pas une compagne de route très bavarde, mais ce n'était pas grave. Julian parlait pour deux de toute manière.

-Je sais que c'est beaucoup te demander, mais ne voudrait tu pas avancer, encore un peu ? Dans une heure nous pouvons y être. Deux, tout au plus. Regarde, ils commencent à allumer les lumières en ville. Tu ne veux vraiment pas te mettre au chaud ?

La bête éternua. Avec un soupir, Julian se redressa, essuya la terre collée à son séant et saisit les rênes de Rutabaga pour recommencer à la tirer derrière lui. La pauvre bête se laissa faire, mais sans y mettre la moindre bonne volonté.

-Je me demande par où commencer…, poursuivit Julian. Je suppose que nous pourrons au moins chercher si Julian Alfred Pankratz de Lettenhove est un nom familier aux oreilles des habitants de Vizima. Je détesterais avoir à me présenter pour découvrir que je suis recherché pour dette, ou pire, pour abandon du lit conjugal avec absence de consommation le soir de la nuit de noce. Mais j'en doute. Julian Alfred n'est peut être pas du coin, et n'est peut être même jamais venu ici. Si tu t'en souviens, il a dit dans le message qu'il m'a laissé que Vizima n'était pas un mauvais endroit pour commencer. Mais pour commencer quoi ? Une nouvelle vie ? Des recherches ? Nous verrons bien. Mais ce « pour commencer » m'indique il me semble que je ne suis pas originaire de la ville, où la formulation serait différente. J'aurais sans doute plutôt écrit « pour me retrouver » ou quelque chose d'approchant. Qu'en penses-tu ?

Julian laissa à la jument le temps de réagir, mais celle-ci ne manifesta cette fois aucune envie particulière de discuter. Rutabaga n'était jamais bavarde bien longtemps. Mettre un sabot devant l'autre utilisait toute son énergie. Et comme la traîner derrière lui utilisait une bonne partie de celle de Julian, il se tut à son tour pour avancer en gardant les yeux fixés sur les murailles et les tours de Vizima.

Au cours de l'heure qui suivit, ils se firent tour à tour doubler par un marchand sur son âne, deux soldats qui avançaient à un pas de promeneur, et même par une grand-mère aussi voûtée qu'une arche de temple. Elle ricana en les dépassant, ravie d'être la plus rapide pour la dernière fois de sa vie. Julian ne lui en voulait pas. C'était de bonne guerre. Quand il serait vieux et chauve, lui aussi serait content de doubler une Rutabaga.

-Qu'est-ce que je vais faire de toi ?, soupira Julian. Si je dois traverser tout le continent, je risque de mourir de vieillesse avant d'arriver à destination. Je devrais te revendre et me trouver un vrai cheval. Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Je ne sais même pas si j'aime les chevaux au fond ! Qu'est-ce que tu en dis ?

La jument lui rendit un regard misérable qui fit soupirer encore plus fort Julian. Il n'arriverait jamais à s'en débarrasser. On lui en paierait une bouchée de pain et elle finirait sa vie sous forme de colle et de soupe. Julian n'était pas capable d'une telle cruauté, ce qui voulait dire qu'il était condamné à subir la compagnie de Rutabaga jusqu'à ce que la vieillesse ne la foudroie sur place. D'ici là, il était condamné à passer la nuit dehors. Jamais ils n'arriveraient à tant, et les murailles ne semblaient pas s'être davantage rapprochées depuis que les enfants s'étaient moqués de Rutabaga. Julian ne se rappelait pas avoir jamais dormi dehors, ce qui ne voulait pas dire grand-chose, bien sûr. Cependant, il était quasiment certain de détester ça, surtout avec la brume montant de la rivière qui promettait une nuit glacée. Puisque l'allure d'arrière grand-mère cacochime de Rutabaga ne lui laissait pas le choix, autant se mettre à la recherche d'un coin un peu sec et abrité, de préférence à l'écart de la route pour ne pas se faire détrousser dans son sommeil.

Julian tourna sur lui-même à la recherche de la perle rare, sans savoir si elle existait. Il écarta tout de suite la bicoque en ruine, qui promettait d'être le lieu de réunion de tous les bandits à la recherche d'un mauvais coup. Il en allait de même pour la petite colline non loin. S'il y allumait un feu, il attirerait tous les regards. S'il s'installait à côté de la série de petites mares et ruisseaux qui formaient les marais de Vizima, sa meilleure protection avec ses hautes murailles, il aurait de l'eau fraîche, mais quelque chose dans ces eaux calmes ne lui inspirait

pas confiance, sans qu'il sache trop pourquoi. Un taillis de châtaigniers, en retrait de la route, lui paraissait cependant approprié. Il y trouverait du bois mort, et tout bandit cherchant à atteindre sa bourse en pleine nuit ferait craquer une branche sous ses pas, ce qui réveillerait immanquablement Julian. Évidemment, il n'aurait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire une fois éveillé, mais au moins il aurait les yeux ouvert pour faire face à son assaillant.

-Je vote pour le taillis, annonça-t-il à Rutabaga. La solution convient-elle à madame ? Parfait. Et si au passage tu pouvais m'expliquer où et comment j'ai acquis la capacité à dénicher le bon endroit où dormir sur la route, j'apprécierai. Serais-je un plus grand voyageur que je ne le pensais ?

Apparemment, c'était le cas. Julian s'étonna de la vitesse à laquelle il réussit à allumer un petit feu avant que la nuit ne finisse de tomber, et d'avoir sans souci monté une sorte de paravent avec sa couverture pour camoufler autant que possible l'éclat des flammes de la route toute proche, tout en protégeant également la flamme du vent qui se levait. Il n'avait même pas agit de manière réfléchie, mais entièrement par réflexe, comme si ses muscles se souvenaient de quelque chose que son corps avait oublié. Que d'autre savait-il faire sans savoir qu'il savait le faire ? Se battre, peu être ? L'idée lui arracha un rire nerveux comme si la seule idée était risible. De toute façon, il n'avait pas d'arme sur lui, sauf si on pouvait appeler une arme le petit poignard à la lame recouverte d'argent qu'il avait retrouvé au fond de ses fontes. De toute évidence, l'objet était purement décoratif et n'avait jamais servi, mais il en avait pris grand soin. La lame était aussi éclatante qu'au premier jour. Peut être s'agissait-il d'un cadeau, ou bien d'un héritage comme la bague qu'il gardait toujours cachée dans la doublure de son veston.

Juste au cas où, Julian plaça quand même le poignard sous le sac qui allait lui servir d'oreiller en s'espérant capable de découvrir comment s'en servir avant de se faire égorger en pleine nuit. Il bailla, fatigué par sa longue marche, et jeta un regard torve à Rutabaga.

-C'est de ta faute tout ça. Et regarde l'état de mes semelles ! Il va falloir que j'achète de nouvelles bottes à Vizima. Celles-là ne feront pas vingt lieues de plus. J'espère que tu as honte de toi !

Les yeux de Rutabaga pleurèrent, mais probablement pas sous l'effet de sa contrition. De toute façon, Julian était trop fatigué pour tenter de tenir une conversation entière avec sa pauvre monture. Il s'installa le plus confortablement possible sur sa couverture pliée pour manger le pain et le fromage qu'il avait acheté dans un hameau. Rutabaga, elle, avait droit à des fanes de radis fanées qu'une paysanne lui avait donné par pitié. Tout en mangeant, Julian se retrouva à regarder ses mains. Il avait d'étrange cals sur le bout des doigts, pas le genre de marque qu'il associait avec un travail particulièrement physique.

Entre ce détail et sa connaissance de la manière de dresser un campement, pouvait-il déterminer sa propre identité ? Julian ne s'imaginait pas bûcheron. Pour commencer, il aurait eu une carrure plus massive, et des cals ailleurs qu'au bout des doigts. Chasseur, peut être, ou garde forestier. Mais alors, il aurait eu un arc dans son bagage, peut être une épée courte. Non, il n'était ni chasseur, ni garde forestier, ne fut-ce que parce que ces gens ne gardaient pas des pourpoints brodés dans leurs sacs. Julian Alfred Pankratz de Lettenhove était de toute

manière un nom de noble. Un noble ne se salissait pas les mains et les pieds en arpentant les forêts sous les ordres de quelqu'un d'autre. Pas à moins que sa chance ait très mal tournée.

Sauf que de toute évidence, lui si était le genre de noble à crapahuter sur les routes, d'après l'état de ses semelles et de ses chausses. S'il n'était pas obligé de tirer Rutabaga derrière lui, il ne serait même pas fatigué par la longue marche de ces trois derniers jours. Il était habitué à faire de l'exercice, et il avait acquis une certaine endurance, le genre qui ne s'acquérait pas en un jour. Sans avoir exactement ce qu'on pouvait appeler des muscles de soldat, il avait hérité d'un corps en bonne santé physique. Malheureusement, cette information ne pouvait pas le conduire bien loin. De nombreuses activités physiques permettaient d'obtenir ce genre d'endurance. Ces cals, par contre, voilà qui lui rappelait quelque chose. Si seulement il pouvait mettre la main dessus.

Tout d'un coup, la lumière du feu l'agressa violemment. Julian poussa un cri de douleur et ferma les yeux, mais des éclairs continuèrent de flamboyer derrière ses paupières closes. C'était intolérable. Les migraines, qu'il avait espéré laissé derrière lui en quittant l'auberge du Loup Gris étaient revenues en force depuis le matin. Julian aurait bien voulu dire qu'elles arrivaient et repartaient sans queue ni tête, mais c'était surtout dès qu'il se mettait à réfléchir trop fort à son passé.

Frustré et épuisé par cette énième attaque, Julian se roula en boule près du feu et cacha sa tête sous la couverture. Malheureusement, s'il pouvait bloquer la lumière du feu, Julian n'était pas doué pour s'empêcher de penser, pas avec cet énorme mystère que constituait sa propre identité. Julian devait découvrir qui il était, ne serait-ce que pour ne pas devenir fou. Il crevait de n'avoir que des bribes de réponses qui lui échappaient dès qu'il réfléchissait trop fort.

Les cals. Il devait se concentrer sur les cals. Il devait… Il y avait quelque chose avec les cals, quelque chose qui lui échappait, quelque chose qui aurait du être évident, quelque chose d'essentiel, quelque chose…

Son mal de tête devint si violent qu'il lui arracha un cri. C'était à peine s'il se rappelait son nom. Julian. Il s'appelait Julian Al… Quelque chose de long. Une particule à l'intérieur. Qui d'autre avait une particule dans son nom ? Son esprit se démantibulait, se liquéfiait.

Quelque chose lui trait les cheveux. Épuisé, Julian rouvrit les yeux, seulement pour découvrir Rutabaga qui tentait de lui brouter le cuir chevelu au lieu de se consacrer à l'herbe autour du campement. Julian la chassa d'une main tremblante et laissa sa tête retomber sur le sol glacé. Dormir. Il devait dormir. Au matin, il réfléchirait mieux, ou au moins il serait capable de réfléchir tout court.

Les rayons du soleil réveillèrent l'homme alors que le soleil était déjà bien haut dans le ciel. Il cligna des yeux, surpris de se trouver dans un taillis avec le ciel au-dessus de sa tête alors qu'il n'avait aucune idée de la manière dont il s'était retrouvé là. Il se redressa sur un coude et fronça les sourcils en voyant la jument maigre dont la longe s'était emberlificotée autour des troncs des châtaigniers. L'homme poussa un profond soupir.

-Rutabaga, murmura-t-il. Tu t'appelles Rutabaga et tu es le pire exemple de destrier que j'ai jamais rencontré de ma vie, la honte de ton espèce. Et je m'appelle… Julian. Je ne crois pas pour ma part être la honte de mon espèce, mais d'autres seraient peut être d'un autre avis.

La bête ne répondit pas, mais Julian était sûr de son coup. Il n'avait même pas besoin de ressortir les notes qu'il s'était laissé à lui-même au cas où un nouvel épisode d'amnésie le frapperait. La suite de son nom lui échappait pour le moment, mais Julian n'était de toute façon pas certain de l'aimer. Quand au reste de ses souvenirs, il était pour le moins flou, mais Julian se souvenait quand même de l'essentiel, ses attaques d'amnésie, son réveil à l'auberge du Loup Gris, la présence de papiers ne répondant pas vraiment à ses questions au fond de son sac et sa frustration liée aux dites questions sans réponse. Il espérait que la journée lui apporterait enfin des éclaircissements, mais il était permis d'en douter.

Julian mourrait d'envie de reprendre ces papiers pour voir s'ils lui paraissaient plus clairs que la veille et l'avant veille, mais il n'était pas au bon endroit pour ça. Au-dessus de sa tête, le soleil était blanc et froid. Le feu s'était depuis longtemps éteint, et le froid de la nuit avait laissé place à une désagréable fraîcheur de fin d'automne qui menaçait de persister tout au long de la journée. L'hiver approchait, et promettait de méchamment s'installer.

-Que dirait-tu de descendre vers le sud, Rutabaga ? Je ne dit pas d'aller jusqu'en Nilfgaard, mais au moins de nous diriger vers la côte. Je crois me souvenirs que les hivers y sont plus clément. Où sommes-nous au juste ?

Julian se figea, le cœur saisit de palpitations. À sa plus grande horreur, il réalisa qu'il n'avait pas la moindre idée d'où il se trouvait sur le Continent, ni du jour de l'année. Était-il en Kaedwen ? En Rédanie ? En Aedirn ? Où était-il censé se rendre ? Avait-il au moins une destination en tête la veille ? Sa tête était vide de toutes ces informations pourtant oh combien essentielles. Julian s'aventura jusqu'à l'orée du taillis pour regarder autour de lui. Il découvrit un peu plus au sud la silhouette parfaitement identifiable, et par ailleurs familière, d'une grande ville avec ses murailles épaisses, associées à de riches tours aux toits de tuiles.

Vizima, se souvint-il enfin. Il se tenait presque aux portes de Vizima. Comment avait-il pu oublier un détail pareil ? Jusque là, il lui semblait n'avoir oublié que des détails concernant sa propre identité. Ou alors il se trompait sur ça comme sur le reste. Impossible de le savoir, avec une mémoire dotée d'autant de trous qu'un fromage du Kovir.

-Pour ce que ça m'avance…, ronchonna-t-il. Vizima, Cintra, Novigrad, tu crois vraiment qu'une ville va contenir les réponses à toutes tes questions ? Un repas chaud et une véritable carte, c'est tout ce que tu peux espérer de ce séjour en ville. Tu ne sais même pas où tu veux te rendre, idiot d'amnésique.

Rutabaga piaffa et gémit pour qu'il la libère du taillis. Julian se força à s'arracher à ses sombres pensées. Il sentait confusément qu'il n'était pas du genre à se lamenter sur son propre sort, sauf en présence d'une oreille amicale. Malheureusement, si Rutabaga lui prêtait volontiers une oreille attentive, il aurait aimé un peu plus de répondant en face de lui. Même un grognement d'agacement conviendrait.

Julian ressentit un étrange pincement au cœur en même temps qu'une nouvelle attaque de migraine. Il ne savait même pas s'il avait ça, des amis. Les notes qu'il s'était laissé à lui-

même n'en faisait pas mention, et si ses pertes de mémoire étaient liées à une quelconque espèce de malédiction, il était peu probable qu'il se soit fait beaucoup d'amis récemment. Quand à savoir à qui il pouvait avoir déplu si profondément c'était une autre histoire, et une à laquelle il ne pouvait pas espérer trouver de réponses dans un taillis. Même si le peu d'espoir de trouver des réponses effrayait presque Julian, il souhaitait trop en obtenir pour rester ici à se morfondre.

Ses souvenirs de la veille lui échappaient toujours en partie, mais il décida de se faire confiance et de continuer sa route vers la ville. C'était probablement la meilleure chose à faire, pour commencer ses investigations, en partant du principe qu'il allait à Vizima et non pas qu'il en repartait bredouille. Il ne se souvenait pas de s'être arrêté camper la veille, et encore moins de ce qu'il avait mangé ou planifié. En réfléchissant très fort, Julian était tout juste capable de se rappeler qu'il s'était surpris lui-même en installant le campement, mais il avait trop mal à la tête pour s'attarder sur la question.

À la place, il réunit donc péniblement ses affaires et, plus laborieusement encore, réussit à attacher ses fontes à la selle de Rutabaga. La jument lui jeta un regard empli de tristesse, mais se laissa faire sans protester. À vrai dire, elle avait l'air d'ignorer qu'elle avait le droit d'avoir son propre avis, et plus encore de la manifester. Quand il eut terminé, Julian jaugea sa monture du regard. Elle avait l'air à deux doigts de la mort, exactement comme la veille. Et, exactement comme la veille, elle était toujours debout, en dépit du bon sens, aussi Julian décréta-t-il qu'il avait le droit de monter sur son dos. Si le périple des derniers jours n'avait pas achevé la pauvre Rutabaga, ce n'étaient pas deux heures de marche jusqu'à la ville avec un cavalier sur le dos qui allaient la tuer. En tout cas, Julian l'espérait.

Ils sortirent du taillis en s'écorchant un peu, puis Julian monta en selle. Rutabaga accepta placidement sa présence sur son dos, comme elle le faisait avec tout le reste. C'est donc avec une parfaite conscience du tableau ridicule qu'ils offraient à un éventuel passant que Julian dirigea sa monture vers la route qu'ils avaient quitté la veille sans qu'il s'en souvienne. La seule vision de la ville lui redonnait du courage. Il devait y avoir à l'intérieur des réponses à ses questions. À vrai dire, le contraire était inenvisageable. Il n'était pas venu de si loin – c'est à dire de Rosraz, à moins de trente lieues de distance – pour repartir bredouille.

Rutabaga et lui n'avaient pas fait vingt pas en direction de la route que Julian remarqua du mouvement un peu plus loin, en direction de la ville. Un groupe de quatre à six individus avaient l'air de transporter quelque chose de lourd sur la route. Julian se mordit les lèvres. Il était prêt à parier qu'il n'était pas un homme très chanceux de manière générale, et vu comment sa journée avait commencée avec un monumental mal de tête, il était prêt à parier qu'il avait affaire à des brigands avides de rançonner les innocents voyageurs tels que lui. Ces malandrins devaient être en train d'installer une barricade ou quelque chose d'approchant.

Malheureusement, et si la mémoire de Julian le servait mieux que ces derniers temps, les alentours de Vizima formaient une zone marécageuse dans laquelle il était dangereux de se déplacer sans guide. Julian ne s'y risquerait que s'il n'avait pas d'autre choix, en particulier avec Rutabaga. Il fit monter la jument sur la route, et continua de s'approcher avec prudence.

Il avait rangé le poignard d'argent qu'il avait trouvé sous son oreiller en se levant dans son sac et le regrettait à présent. Il serait difficile de s'en saisir sans attirer l'attention des potentiels brigands. À défaut, il soupesa mentalement le contenu de sa bourse en se demandant quelle somme il devrait payer pour une chance de s'en tirer indemne.

En s'approchant un peu plus, Julian réalisa que les « brigands » ressemblaient plus à des paysans tout crottés plus occupés à tirer quelque chose sur la route qu'à lui préparer un guet-apens. La tension dans ses épaules disparut en partie. Peut être qu'il s'était inquiété pour rien. De toute façon, même s'ils avaient été des bandits, leur manque de discrétion aurait du rassurer Julian sur leurs capacités. Cependant, même un paysan pouvait tuer un soldat. Parfois, tout n'était qu'une question de chance.

Tout heureux de s'être inquiété pour rien, Julian pressa les flancs de sa monture pour l'inciter à s'approcher plus vite de l'attroupement. La curiosité l'emportait à présent sur la méfiance, peut être un peu trop vite, mais Julian ne pouvait changer qui il était. Évidemment, même si Julian la pressa de légers coups de talons au flanc, Rutabaga n'avança pas plus vite. Il dut donc se résigner à avancer à l'allure d'un escargot et à réfréner momentanément sa curiosité.

Il lui fallut un peu de temps pour comprendre la raison de l'attroupement. Il avait cru que les paysans tiraient des sacs sur la route ou quelque chose d'approchant, peut être le chargement d'un chariot tombé sur le côté, mais il s'était trompé.

C'étaient des corps.

Julian déglutit. Peut être qu'il avait finalement bien affaire à des bandits. Son premier réflexe fut de se carapater à toute allure, mais Rutabaga était contre-indiquée pour la fuite et, encore une fois, il était extrêmement réticent à s'aventurer seul dans les marécages. D'ailleurs, un des paysans occupés à allonger les corps sur la route le remarqua enfin et poussa un cri d'alerte. Les autres se redressèrent aussitôt et s'alignèrent pour regarder Julian approcher. Ils étaient maigres et sales, le regard chargé de colère et de méfiance. Ce n'étaient peut être pas des brigands, mais ces pauvres hères n'étaient pas du genre à ne pas sauter sur la première occasion de s'enrichir qui se présenterait à eux. Julian inspira profondément et se força à adopter l'allure la plus débonnaire possible. S'il avait l'air suffisamment inoffensif pour ne pas comprendre ce qu'ils tramaient, peut être le laisseraient-ils partir. Julian ne tenait pas à rejoindre les quatre cadavres alignés sur le sol. Une fois à la hauteur du groupe, Julian porta sa main à son front pour une petite salutation.

-Bien le bonjour, braves paysans, salua-t-il d'un ton aussi enjoué que possible.

Ils lui lancèrent un drôle de regard. Sa joie affichée n'était probablement pas considérée comme très appropriée au vu des cadavres alignés sur la route derrière les paysans. Julian fit mine de les remarquer seulement maintenant et adopta une mine contrite.

-Ça par exemple ! Qu'est-il arrivé à ces malheureux ?

-La faute à pas de chance, comme qui dirait, répondit un des paysans en s'écartant pour laisser à Julian le loisir d'observer les corps.

Julian déglutit pour ne pas vomir, horrifié par ce qu'il avait sous les yeux. Le cadavre le plus proche était boursoufflé, le visage rouge, la peau desquamée. Les corps avaient été en parties rongés et mâchonnés par quelque chose aux dents pointues. Un des cadavres avaient perdu les deux jambes. La joue rongée d'un autre pendait sur le côté, dévoilant des chicots noircis par un usage immodéré du tabac.

-Tués par des noyeurs, c'est moi qui vous le dit, ajouta un deuxième paysan, comme s'il suivait les pensées de Julian. Ils sont pas beau à voir, hein ? Ça donne envie de dégobiller, même sans avoir beaucoup mangé ce matin. Enfin, ils étaient peut être bien là depuis un bout de temps. On les as trouvé en remontant les filets.

L'un de ses camarades lui donna un coup de coude dans les côtes. Julian compris tout de suite ce qui se passait. Ces terres étaient celles du roi de la Témérie. Ces eaux, probablement poissonneuses, l'étaient probablement aussi, mais cette corne d'abondance ne s'offrait pas aux paysans du coin, sauf à braconner. Et maintenant, ces hommes se demandaient s'ils devaient utiliser leurs perches et leurs bâtons pour rouer de coup Julian et le faire taire, de peur d'être traînés devant la justice du roi. Elle ne serait pas plus indulgente que Foltest lui même.

-Vous avez trouvé quelque preuve de leur identité ?, s'enquit-il d'une voix à peine trop aiguë.

Le regard du plus jeune des paysans s'éclaira un peu. Celui-là promettait d'être plus futé que les autres. Il comprenait que Julian essayait de leur offrir à tous une porte de sortie pour qu'ils s'en sortent sans violence et repartent tranquillement chacun de leur côté. Ces paysans étaient des miséreux affamés et écrasés de taxes. Ce n'était pas des tueurs, et Julian non plus, alors pourquoi chercher la bagarre.

-Juste un seul, mon bon monsieur, et ces poches étaient vides.

Julian hocha la tête et fit semblant de réfléchir.

-Vous savez quoi ? Je serais vous, je regarderais dans les poches des autres, et s'ils n'ont pas d'objets nécessitant d'être rendu à leur famille, je les enterrerai et me payerait de ma peine avec leurs quelques pièces.

Un grognement d'assentiment parcourut l'assistance. Les regards se firent moins mauvais et les postures autour de lui se détendirent.

-Je crois qu'on va faire ça, approuva l'un des paysans.

-Loin de la route si possible. Je sais, cela fait plus de travail, mais l'odeur incommoderait les passants et risquerait d'attirer les noyeurs plus près de la route.

-Pour sûr, personne ne veut ça, reprit le jeune homme en souriant d'un air madré.

-Exactement. Et les gens poseraient tellement de questions. Ces hommes sont morts sans attirer l'attention. Inutile qu'ils le fassent maintenant.

Un concert d'approbation retentit dans la foule. Julian respira plus aisément, puis jeta un dernier coup d'œil aux cadavres. Il secoua la tête.

-Quand même. Pauvres bougres.

Les quatre corps étaient habillés comme des mercenaires. L'un portait même les restes d'un surcot rouge frappé du blason de la Rédanie. Mercenaires, déserteurs, brigands… Peut importait ce qu'ils étaient, au fond. C'étaient des hommes qui vivaient de la mort des autres, qui y prenaient peut être même plaisir. Vivant par l'épée, ils s'étaient retrouvés entraînés au fond de l'eau par des mains froides, avant d'être abandonnés quand l'appétit des noyeurs avaient été comblé. Le monde se portait probablement mieux maintenant qu'ils étaient morts, et pourtant, Julian ne pouvait pas s'empêcher de les plaindre. Il y avait bien des manières de mourir. À ses yeux, celle-là faisait partie des pires.

Toutefois, Julian avait autre chose à faire que de s'apitoyer sur le sort de tueurs. Il entrouvrit sa bouche pour en tirer quelques piécettes de cuivre qu'il jeta aux paysans.

-Tenez. S'ils n'ont rien dans les poches, vous pourrez quand même boire à leur mémoire ce soir à la taverne.

Les pièces disparurent promptement dans les deux bourses les plus proches.

-C'est bien aimable à vous, seigneur. Bonne journée et bon voyage.

Julian leur adressa un dernier sourire, puis pressa à nouveau les flancs de Rutabaga pour s'éloigner des cadavres à l'odeur insoutenable et des paysans qui pourraient quand même être tentés de lui prendre sa bourse et sa vie. Les temps étaient durs pour tout le monde.

Peut être que Rutabaga sentit la précarité de leur situation. Peut être qu'elle trouvait l'odeur tout aussi incommodante que Julian lui-même. Quoi qu'il en soit, elle pressa volontiers le pas pour la première fois de leur courte relation et avança vers la protection offerte par les murs de Vizima. Julian ne savait pas si l'avenir lui donnerait les réponses qu'il recherchait. En cet instant, il espérait juste si sentir davantage en sécurité qu'en rase campagne, avec des noyeurs d'un côté et des paysans désespérés de l'autre.

Les fantômes du passé

Chapter Summary

Julian arrive à Vizima et se trouve confronté à un intense sentiment de déjà vu. Il est décidément à l'endroit idéal pour découvrir qui il est, d'où il vient et où aller.

Une certitude de plus à ajouter à la trop courte liste des choses que Julian savait sur lui-même. De toute évidence, i l était déjà venu à Vizima. La ville lui était trop familière pour que ce ne soit pas le cas.

Le fait lui sauta aux yeux dès qu'il parvint à la Porte des Marchands et se positionna dans la longue file des voyageurs et des locaux attendant d'obtenir l'autorisation de pénétrer dans la ville. Une étrange vague d'hilarité le saisit, comme si une partie de lui se remémorait un souvenir drôle que le reste de lui avait oublié. Il s'était passé quelque chose ici, quelque chose de tordant, mais quoi ? Impossible de s'en souvenir. Julian n'aurait même pas su dire s'il y avait assisté ou participé. Quelque chose impliquant le pont, peut être ? La vue de l'eau passant dessous lui tira un petit ricanement.

Julian se mordit les lèvres presque jusqu'au sang pour s'empêcher de rire. Il aurait eu du mal à expliquer aux gens se massant avec lui à l'entrée de la porte la raison de son hilarité et que ce n'était pas de quelqu'un dans la foule qu'il se moquait. Une empoignade avec un pêcheur ou une des lavandière s aux bras épais en vue des gardes de la ville serait du plus mauvais effet. Et puis, Julian n'était guère amusé par son propre amusement. Une blague dont on connaissait ni le début, ni la chute n'avait rien de drôle, en particulier quand elle venait rappeler à Julian qu'il ignorait tout sur son propre passé, y compris le genre de chose qu'il trouvait habituellement drôle.

Peut être devait-il comme son prédécesseur commencer à dresser des listes. Seulement dans son cas, ce ne serait pas une liste à moitié vide de conseils obscurs, mais une liste de tout ce qu'il savait sur lui même. Ce ne serait pas une liste longue, au moins pour commencer. Mais peut être qu'avec le temps, elle s'étofferait suffisamment pour que Julian n'ait même pas besoin de retrouver la mémoire.

On pouvait toujours rêver.

Devant lui, la file des personnes attendant de pouvoir rentrer en ville se rétrécissait peu à peu. De toute évidence, t out le monde ne gagnait pas la précieuse autorisation. Du haut de la selle de Rutabaga où il était assis, il pouvait voir refluer de temps en temps un paysan, une mendiante, et même de temps en temps ce qui ressemblai t à des marchands ambulants, des mercenaires à la mine patibulaire, et même un barde qui paraissait avoir connu de meilleurs jours, à la vue de son manteau rapiécé.

Sans trop savoir pourquoi, Julian se sentit particulièrement désolé pour celui-là, parmi toute la foule des traînes-misères et des délaissés. Quand il passa à côté de lui, Julian l'attrapa par le bras et lui mis d'autorité quelques pièces d'or dans la main avant de la refermer dessus pour que ce début de fortune ne lui attire pas des ennuis. Le barde lui lança un regard stupéfait, comme s'il n'en revenait pas de voir sa chance tourner de la sorte.

-Quel est le nom de mon bienfaiteur ?, s'enquit-il en se collant presque à Rutabaga pour pouvoir parler ç Julian sans avoir à crier pour se faire entendre.

-Un homme sans passé en quête d'un avenir.

Le barde lui sourit.

-Joli. Cela pourrait faire l'objet d'une chanson.

Julian sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il devait beaucoup aimer la musique, si l'idée de finir dans une chanson lui faisait un tel effet. Il hocha la tête, soudain incapable de trouver ses mots, et laissa le barde disparaître dans la foule qui refluait vers les faubourgs de Vizima.

-Une chanson, murmura-t-il à mi-voix en flattant le cou de Rutabaga. Tu imagines ça, ma belle ? Ça te dirait, toi, de finir dans une chanson ?

Rutabaga répondit par ce qui ressemblait plus à un râle d'agonie qu'à un acquiescement. Après la pénible rencontre avec les paysans et les cadavres de noyés, il leur avait fallu deux heures pleines pour rejoindre le pont de Vizima. La pauvre vieille carne était déjà au bout de ses forces, et peut être bien de sa vie. S'il n'y avait pas eu une telle foule sur le pont, Julian serait descendu de son dos pour l'épargner un peu, mais comme il ne voulait pas mourir piétiné, il restait sur son dos en s'excusant mentalement auprès de la pauvre bête.

Enfin, après un temps d'attente conséquent, Julian se retrouva au pied des portes, sans plus personne pour le séparer de l'intérieur de la ville que deux gardes en uniforme, taillés comme des barriques.

-Nom , profession et raison de votre venue, marmonna le premier, armé d'un carné et d'un air mal embouché.

-Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, noble de profession, si tant est que c'en est une, ici pour affaires personnelles.

Le deuxième garde lui lança un regard torve.

- Lettenhove ? C'est où, ça ?

-Dans le royaume de Kerack ?

-Vous dites ça comme si c'était une question. C'est louche.

Julian déglutit et sourit nerveusement. Il n'avait pas la moindre idée d'où se trouvaient ses terres ancestrales, s'il en possédait. Mais sur une carte grossière du C ontinent, il avait

entouré la capitale de Kerack, et pas Vizima où il se rendait apparemment. Il devait y avoir une raison et celle-là était logique.

-Aucune loucherie là-dedans, protesta-t-i l . Lettenhove est définitivement en Kerack. Un charmant petit domaine, sur la route de Verden, connu pour… ses hortensias. Les plus beaux du Continent !

Les deux gardes continuèrent de l'observer avec suspicion. Julian espéra que son improvisation sonne juste.

- Mettons que vous êtes un vrai noble et pas un de ces faux qui pullulent aux portes pour avoir un coin chaud où dormir à l'arrivée de l'hiver, c'est quoi vos sois-disant affaires personnelles ?

Cette fois, un vrai souvenir revient à Julian, là où ce n'était pas arrivé pour ce qui concernait Lettenhove.

-Il y a un hôpital renommé à Vizima, non ? Je viens consulter.

Les gardes firent un pas en arrière.

-Je ne suis pas contagieux !, protesta Julian en se tortillant nerveusement sur son cheval. Je souhaite juste consulter pour un problème... personnel.

Le premier garde grimaça.

-Je connais ça. Ils vont vous donner une crème à appliquer tous les jours dessus, ça va gratter comme un chien alors qu'il faut surtout pas se gratter, mais ça va vous soigner.

Julian s'étouffa à moitié. Croyait-il que Julian avait attrapé une maladie vénérienne ? Il était quand même plus futé que ça ! Ou pas. Qu'en savait-il au juste, avec sa mémoire aux abonnés absents. Et s'il devait faire croire qu'il avait une maladie vénérienne pour rentrer en ville, c'était un ridicule qu'il était prêt à assumer. Julian se trémoussa à nouveau sur son cheval, cette fois ostensiblement, comme si l'entrejambe le démangeait.

-Voilà, alors si vous pouviez me laisser entrer…

-Le temps de noter ces informations, et vous pourrez passer.

-Un instant, le coupa le deuxième garde en levant la main pour l'arrêter. Et le cheval. Il est pas malade au moins, lui ?

Tous trois reportèrent leur attention sur la pauvre Rutabaga. Du mucus collait à l'œil qui pleurait en permanence, et elle haletait comme si on était au plein cœur de l'été et non pas à la veille de l'hiver.

-Je viens consulter pour elle aussi, mais je vous jure que ce n'est pas contagieux non plus. La vieillesse, hélas. Elle nous guette tous, y compris les vieux serviteurs d'un noble comme moi, mais je n'ai jamais eu le cœur de me débarrasser de cette chère Rutabaga. C'est sur elle que j'ai appris à chevaucher, vous comprenez ?

Les deux gardes jetèrent un coup d'œil dubitatif à la jument.

-Elle m'a tout l'air d'être prête à s'écrouler raide morte. Vous voulez pas la donner à un équarrisseur ? Abréger ses souffrances ?

-Donner Rutabaga ?, s'offusqua Julian. La prunelle de mes yeux ?

-Non, même un équarrisseur en voudrait pas, même gratuitement. Enfin, vous pouvez passer, monsieur de Lettenhove, et votre carne aussi. À condition de pouvoir payer le droit d'entrer, qui s'élève à deux pièces d'argent.

-Deux pièces d'or, renchérit le deuxième garde.

-C'est du vol !, s'exclama Julian.

-Si je dois prendre le risque de laisser rentrer deux malades contagieux dont une vieille carne à moitié aveugle, qu'au moins le risque en vaille la chandelle. Deux pièces d'or, chacun, ou vous pouvez essayer votre chance à une porte de la ville, à prendre ou à laisser.

C'était définitivement du vol, mais le garde avait raison. Il n'était pas si sûr que que ça que Julian se débrouille mieux à une autre porte. Rutabaga avait effectivement l'air à l'agonie et il n'était peut être pas très doué pour convaincre les gens de faire ce qu'il voulait. En fait, il avait même l'air assez maladroit pour ça.

À contrecœur, Julian fit donc un geste vers sa bourse pour payer les deux gardes, mais s'arrêta net en découvrant que la bourse en question avait disparu e. Seul un lien de cuir pendait à sa ceinture, tranché net. Il lui fallut une demi-seconde pour comprendre que le barde à qui il avait offert quelques pièces lui avait subtilisé sa bourse quand il s'était approché de lui pour le remercier. Quel idiot il avait été d'exhiber ainsi sa fortune ! Et en même temps, sans trop savoir pourquoi, Julian se surprit à penser que c'était de bonne guerre.

Heureusement, il était peut être assez bête pour se faire détrousser en plein jour sans s'en rendre compte, mais pas assez pour garder tout son argent en vue de tous. Le jour où il avait quitté l'auberge du Loup Gris, Julian avait fait l'inventaire de ses fontes, une fois qu'il avait fini de pleurer en constatant la monture dont il avait hérité de lui même. Il avait découvert, en sus de son sac de couchage, d'un sac de provision, d'une tente et de quoi faire un semblant de cuisine au milieu de nulle part, une deuxième bourse, vide celle-là. Il aurait pu accuser les fils de l'aubergiste d'avoir fouillé ses affaires et volé la moitié de sa fortune, mais il aurait été incapable de le prouver. À la place, il s'était dit qu'il n'était peut être pas bête de séparer son argent, au cas où il se ferait rançonner. Après tout, il cachait déjà bien sa bague dans la doublure de son pourpoint. Depuis, chaque matin il avait séparé son argent entre les deux bourses, avant de les réunir chaque soir. Impossible de dire si c'était une vieille habitude ou pas, mais elle lui avait sauvé la mise . Quoi qu'il en soit, les gardes semblaient s'impatienter.

-Donnez-moi une seconde, pria-t-il les gardes en essayant de cacher sa nervosité.

Julian descendit de cheval et se positionna entre Rutabaga et les deux gardes pour qu'ils ne voient pas où était caché sa deuxième bourse, ou à quel point elle était remplie. Alors seulement il récupéra celle-ci, cachée où elle était entre sa selle et le flanc de Rutabaga. Il

grimaça en la trouvant bien légère. À son réveil à Rosraz, il avait en sa possession trente et une couronnes de Novigrad, onze couronnes de Temeria, plus une trentaine d'orins. Au passage, cela indiquait qu'il avait probablement passé du temps en Rédania avant son amnésie. Entre l'argent dépensé dans les auberges les jours précédents, les pièces données au barde, le vol et maintenant ce prix d'entrée prohibitif, Julian allait se retrouver avec à peine dix neuf couronnes et douze orens pour faire face à la suite. Pour un homme qui ignorait presque tout de son passé et tout de son avenir, c'était terriblement peu. Il ignorait même le prix de la vie à Vizima. Et bien, il allait pouvoir constater incessamment sous peu à quel point il avait été stupide. Julian empoigna quatre couronnes de Temeria, se força à faire un grand sourire, et glissa prestement la bourse à l'intérieur de son pourpoint.

-Voilà pour vous, nobles gardes ! Que la journée vous sois belle !

Les gardes firent disparaître tout aussi prestement l'argent dans leur pantalon, sans cesser d'afficher une grimace maussade mais quand même chargée de menace. Julian déglutit, un peu inquiet, mais ils s'écartèrent pour le laisser passer. Julian s'empressa de saisir les rênes de Rutabaga pour la forcer à pénétrer dans l'enceinte de la ville.

Une fois à l'intérieur de celle-ci, le sentiment de familiarité ne quitta pas Julian. Les larges rues, les maisons à colombage et à encorbellement, la foule bigarrée, l'odeur d'humidité qui montait des marécages tous proches, les marchands qui hélaient la foule depuis leurs étals, tout ça lui rappelait des souvenirs qui refusaient de remonter à la surface. Mais ces souvenirs étaient-ils ceux de Vizima, ou d'une autre ville semblable ?Julian s'approcha d'un étal proposant des tourtes chaudes qui firent frémir le bout de son nez et fit semblant de s'y intéresser, une toute autre idée derrière la tête.

-Une tourte au poisson, mon bon monsieur ?, demanda la marchande, une grosse dame aux cheveux blonds filasse.

- J'aurais du mal à la manger et à traîner mon cheval derrière moi en même temps, s'amusa Julian. Mais je reviendrais peut être tantôt, après m'être posé dans une auberge. Quels sont les auberges de la ville ?

-Je vous conseille…

-Non, non, je suis déjà venu, réveillez juste ma mémoire avec le nom de quelques unes de ces auberges, et si cela ne réveille pas mémoire, là je ferais appel à votre opinion.

-La Nouvelle Narakort, l'Antre du Joueur, l'Ours Poilu, la…

-Merci !, la coupa Julian. C'était suffisant.

Tous ces noms lui étaient familiers. La Nouvelle Narakort et l'Antre du Joueur étaient toutes proches, mais Julian ne mettrait pas un pied dans la seconde, par peur de se faire égorger pour sa chemise. L'Ours Poilu était une auberge dans le Quartier des Temples, plus proche des endroits où il aurait possiblement à faire pour se renseigner sur son étrange affliction , mais ce quartier n'était pas toujours le plus sûr, malgré son nom. Les coûts y étaient relativement

élevés, sans atte i ndre celui des chambres de la Nouvelle Narakort, dont les aubergistes faisaient monter les prix de par ses soirées à thème, comme des concours de poésie qui rameutait une clientèle noble ou distinguée, parfois même les deux .

Julian ne pouvait pas être venu une ou deux fois à Vizima, pour se souvenir de tant de détails, mais huit fois, dix fois. Au moins. C'était un signe encourageant, mais ça ne lui disait pas où il devrait passer la nuit avec ses dix-neuf couronnes. Ce seul souvenir ramena une grimace sur le visage de Julian. Il jeta un coup d'œil au prix des tourtes et grimaça à nouveau. Avec les les trente-sept couronnes en sa possession le matin même, Julian avait assez pour vivre confortablement quelques semaines à Vizima et faire des recherches conséquentes. Dix-neuf couronnes le mèneraient moins loin, peu importait combien de noms ronflants il portait. Julian restait un homme optimiste par nature, du moins il lui semblait que c'était dans sa nature, mais l'avenir était quand même nettement moins radieux que le matin même. Il espérait au moins que le barde voleur était bon chanteur, ou il allait être vexé de s'être si facilement laissé dépouiller.

Rutabaga laissa soudain sa tête tomber sur l'épaule de Julian, tout en faisant rouler ses yeux dans ses orbites.

- J'entends, vieille carne, soupira Julian. C'est une invitation à décider plus tard de comment commencer mes recherches et à trouver tout de suite une écurie et son auberge, dans cet ordre. Malheureusement, si je me souviens de détails sur les auberges de Vizima, je me souviens bien moins de…

Non, c'était faux. Il se souvenait très bien des écuries attenantes à ces auberges. L'Antre du Joueur n'avait en guise d'écurie qu'un avant-toit d'où les cheveux disparaissaient souvent pour finir en soupe, en colle et en chaussures. La Nouvelle Narakort traitait ses clients à deux pattes comme des rois, mais mégotait sur la quantité d'avoine requise pour un client à quatre pattes. Pour être situé dans le Quartier des Temples, l'Ours Poilu était une auberge de renommée moyenne et sa bière était à peine meilleure que l'eau du marais. Cependant, le quartier était sûr, et les aubergistes traitaient convenablement ses clients qu'ils possèdent deux ou quatre pattes.

-Je dois vraiment aimer les chevaux pour me rappeler de tous ces détails, maugréa Julian, et pourtant, ce n'est pas toi qui a pu me donner l'amour des bêtes à quatre pattes . Enfin, va pour l' Ours Poilu . Cela te fera plus à marcher, mais je crois pouvoir te promettre du picotin à l'arrivée . M'est avis que tu apprécieras le changement dans ton alimentation.

Il aurait jurer que Rutabaga le comprenait et venait de pousser un soupir de soulagement. En tout cas, elle consentit à se laisser traîner jusqu'à l'auberge en question sans trop renâcler, alors même qu'il leur fallu traverser toute la ville. Julian ne se trompa qu'à un carrefour pour rejoindre l'auberge. Ses pieds étaient dotés d'une mémoire dont sa tête était privée. Un bon point pour ses pieds, un mauvais pour sa tête.

L'Ours Poilu était et n'était pas conforme au souvenir de Julian . Quand il se retrouva devant la façade au toit de chaume, sa première pensée fut de se dire encore une fois qu'il était déjà venu ici et qu e l'endroit ferait l'affaire. La deuxième fut qu'il avait affaire à un bouge.

Attablé avec ses amis autour d'un cruchon de bière à une table sortie de l'intérieur de la chaumière , un Nain chauve à la longue barbe rouge leva sa chope vers Julian.

-J'aurais pas dit mieux, mais je répéterait pas ça devant le tenancier si tu veux qu'il te serve autre chose que de la pisse, mon gars !

-Je ne réalisais pas que je parlais à voix haute, rougit Julian. C'est juste qu e n'étais pas venu depuis longtemps et que la chose m'a surpris.

Surtout, Julian se demandait quel genre d'auberges il fréquentait habituellement pour que l'Ours Poilu soit resté dans sa mémoire comme un endroit convenable et approprié pour leur servir de point de chute à lui et Rutabaga. Il savait déjà qu'il était prêt à dormir à la dure, mais il fallait qu'il soit tombé bien bas pour fréquenter de son plein gré l'Ours Poilu

- C'était peut être pas le cas à ton dernier passage, grogna le Nain . L'endroit s 'est foutrement encanaillé ces dernières années, comme une bonne partie du quartier. Ces dernières années ont pas été faciles pour tout le monde, même sans l'ombre du vieux manoir pour faire fuir les gens bien du Quartier du Temple . C'est à toi, la carne dehors ? Elle sera tout à fait à sa place ici. Toi, c'est moins sûr. T'as l'air un peu trop fringuant comparé au reste de la clientèle.

- Mes vêtements peut être, mais ma bourse est en harmonie avec les lieux, mentit Julian. Il faudra que ça fasse l'affaire.

Le Nain haussa les épaules.

-C'est comme ça avec la fortune. Elle s'en va, elle revient et des fois elle vous pisse dessus. Yarpen, au fait, Yarpen Zigrin.

-Julian, alors, Julian Pankratz. La fortune m'a beaucoup pissé dessus ces derniers temps, mais je suis sûr que cela va changer.

Yarpen fronça les sourcils.

-Je t'ai pas déjà croisé quelque part, Julian Pankratz ?

Julian ressentit une bouffée d'espoir qu'il s'efforça de contenir. Il savait à quoi ressemblait son corps, mais il n'avait pas eu l'occasion de contempler son reflet dans un miroir, objet bien trop cher pour les auberges de village où il avait dormi ces derniers jours. L'eau d'une rivière faisant un miroir de piètre qualité, il était incapable de dire s'il était beau garçon ou s'il avait le visage le plus commun du monde. Tout ce qu'il espérait, c'était de ne pas avoir de verrue sur le nez.

-À vous de me le dire, répondit-il avec une nonchalance qu'il était loin d'éprouver. Je crains d'être très mauvais physionomiste, d'avoir une mémoire des noms pire encore, et avant de me pisser dessus, la fortune m'a tapé sur la tête avec quelque chose de lourd il y a quelques jours, ce qui a la malheureuse conséquence de rendre mes souvenirs quelques peu flous. Vous ne m'en voudrez pas si je ne remet pas le vôtre, de visage.

- Les coups sur la tête, je connais et je compatis. Alors évite la bière de l'Ours Poilu mon gars , c'est de la vraie pisse et elle vous cogne la tête plus fort qu'un coup de marteau. Mais j'en suis sûr, je t' ai déjà croisé… quelque part. C'était à… Hagge ? Flotsam ? Ou peut être Creyden ? I l s'y passait un truc en tout cas, mais je me rappelle pas quoi. Une fête, un mariage, ou peut être un enterrement. Merde, ça va me revenir !

Il claqua la langue d'un air impatient. Les épaules de Julian s'affaissèrent un peu.

-Si vous vous en souvenez, n'hésitez pas à venir frapper à ma porte, puisque je vais prendre chambre ici. Je serais ravie d'avoir la possibilité de converser avec quelqu'un qui me rafraîchira la mémoire, et peut être même de partager une bière si j'ai moins mal à la tête d'ici là.

Le Nain poussa un grognement en guise d'acquiescement et commença à se frotter les tempes, comme s'il avait une migraine. Julian ressentit une bouffée de sympathie à son égard. Les migraines, hélas, lui étaient des compagnes familières, un peu trop même à son goût. Il s'éloigna, en songeant que cette rencontre lui laissait un mauvais goût en bouche. Pourquoi, par contre, il l'ignorait. C'était comme d'avoir un mot sur le bout de la langue, sans être capable de le trouver. Se promettant d'y réfléchir plus tard, Julian s'approcha de l'aubergiste, un gros type à la face quelque peu similaire à celle de l'ours qui donnait son nom à l'auberge.

- Salutations, mon bon monsieur, le salua Julian avec une révérence exagérée et peu être un peu moqueuse qui lui vint d'instinct. Mon destrier et moi souhaiterions passer la nuitée en votre logis.

L'ours humain jeta un coup d'œil à l'extérieur.

-La carne dehors, là ?, demanda-t-il sur un ton dubitatif.

C'était la troisième personne à mettre en doute les capacités de Rutabaga depuis son entrée à Vizima, et Julian commençait à être vexé en son nom. Il n'y pouvait rien s'il s'était attaché à cette vieillarde cacochyme. D'ailleurs, peut être que tout ce dont elle avait besoin c'était d'un bon lustrage de poil et de trois jours à ne rien faire d'autre que de manger son picotin d'avoine avant d'être capable de reprendre la route le pas fringuant et l'œil vif. D'accord, les chances étaient faibles, mais pas inexistantes .

- C'est une vielle amie, que je souhaiterais voir traiter mieux que moi même. Et si je suis satisfait du traitement que vous nous réservez , peut être nous ferons-vous grâce de notre présence à tous les deux plus d'une nuit. Je suis peut être en ville pour quelques temps.

-Ce serait trop d'honneur, persifla presque l'aubergiste. C'est deux orins la chambre, trois s'il y a une bête en prime. Je vous met à quel nom ?

-Julian Pankratz, s'annonça à nouveau Julian, préférant ne pas tenter le diable et l'attention d'éventuels voleurs en s'annonçant comme de la noblesse dans un endroit comme celui-là. Je souhaiterais voir immédiatement ma chambre, et qu'on s'empresse de bichonner mon cheval pour le remettre droit dans ses bottes, ou plutôt dans ses sabots.

L'aubergiste renifla avec amusement.

-À part en l’empaillant, je vois pas comment faire, mais on va essayer.

Julian comprenait mieux pourquoi l’instinct l’avait guidé vers cette auberge. L e côté maternant de Leza à l’auberge du Loup Gris était exactement ce dont il avait besoin pour se remettre en sortant de la mère de toutes les migraines, mais ses goûts personnels semblaient plus le porter vers l’ironie mordante et les propos acerbes. C’était un détail qu’il n’était pas mauvais de connaître. En conséquence, il s’empressa de sourire au trait d’esprit de l’aubergiste, qui avait peut être l’apparence de l’ours mais s’exprimait bien mieux que lui, puis tendit à l’aubergiste les trois orins réclamés, saisit sa clé et se fit indiquer sa chambre avant d’aller récupérer ses fontes.

Ce fut avec un certain soulagement que Julian constata que les chambres de l’Ours Gris étaient de meilleure qualité que l’extérieur du bouge le laissait entendre, et que le verrou était tout à fait fonctionnel. Il ne devrait pas être trop dangereux de laisser ses fontes et son sac sur place, mais il garderait quand même sur lui tout ses objets de valeur, à savoir sa bague, son or, et ce drôle de poignard d’argent. En cas de coup dur, Julian pourrait toujours le monnayer, mais il éprouvait une certaine réticence à le faire, sans doute parce que dépourvu de passé il n’aimait pas l’idée de se débarrasser de la moindre preuve qu’il en avait un. Au moins, le faible coût du logis le rassurait sur l’état de ses finances pour les jours à venir. Il avait le temps de voir venir avant que les nuages ne s’amoncellent sur sa tête, à condition d’être prudent.

Et maintenant que Rutabaga et lui avaient un toit sur leur tête et la pitance assurée pour la nuit, il était grand temps de planifier son séjour à Vizima et de décider de la suite. Tout en tirant Rutabaga derrière lui jusqu’à l’auberge , Julian avait eu le temps de se décider sur quelques points clés. Consulter un guérisseur à l’hôpital. Voir si une ville de renom comme Vizima n’hébergeait pas quelque mage ou enchanteresse capable de l’aider à dénouer le mystère de sa mémoire. Éplucher les archives de la ville à la recherche d’une famille Pankratz de Lettenhove. Se procurer une carte pour trouver un lieu nommé Lettenhove. Explorer la ville, pour voir si d’autres endroits réveillaient des souvenirs enfouis. Essayer de trouver des réponses en s’insinuant dans différents milieux sociaux. Auquel cas, il serait sans doute intéressant de trouver moyen de pénétrer à la cour de Foltest afin de parler à quelques nobles. Vu son nom, Julian devait avoir fréquenté ce genre de milieu par le passé. Pour autant, il ne pouvait en être sûr. Ses vêtements étaient peut être de qualité, quoi élimés, mais il ne s’était pas surpris à adopter un comportement de noble par instinct, alors qu’il s’était découvert un certain talent pour installer un campement dans une région sauvage et détecter le danger potentiel représenté par des noyeurs. Quoi qu’il en soit, même sa bague ne lui ouvrirait probablement pas les portes du château de Foltest. Les Lettenhove pouvaient n’être que de toute petite noblesse. Ou alors il avait perdu son titre et ses terres, ce qui expliquerait qu’il erre sur les routes. Auquel cas, il aurait peut être plus de chance en cherchant son passé dans les auberges de la ville, peut être même les tripots et les bordels. Peut importait, de toute manière. Trouver qui étaient les Lettenhove avait la priorité, et Julian avait encore en tête un autre endroit où commencer ses recherches.

D’ailleurs, il était plus que temps de s’y mettre. Julian sécurisa du mieux que possible sa bourse sous son pourpoint, passa sa main dans ses cheveux et redescendit quatre à quatre

l'étroit escalier de l'auberge. En sortant, il fit un signe de la main à Yarpen Zigrin qui leva sa chope de bière en réponse avant de saisir sa tête en grimaçant.

Une fois dehors, Julian s'assura rapidement que Rutabaga était bien traitée. Il découvrit la jument le nez dans son avoine, l'air d'être la plus heureuse et moribonde de toutes les juments. Il tapota s on flanc osseux en l'encourageant à se gaver le plus possible, puis se mit à parcourir le Quartier du Temple jusqu'à trouver ce qu'il cherchait, une rue de boutiques ayant pignon sur rue, à proximité des quartiers de la Rose Enflammée. Un coup d'œil aux devantures lui permis de repérer exactement la boutique qu'il voulait et pénétra d'un pas presque sautillant dans une chapellerie. Une jeune femme qui louchait un peu trop pour être qualifiée de belle se leva aussitôt de son tabouret pour l'accueillir.

-Damoiselle, s'inclina Julian, ma tête est est manque d'un chapeau pour la magnifier. Montrez-moi vos plus beaux chapeaux, les plus insolents et les plus fiers, ainsi qu'un miroir. Le miroir est important.

- Je me doute bien, sourit la vendeuse. J'ignore pourquoi, on se fit rarement à la parole d'une chapelière quand elle vous dit qu'un chapeau vous va comme un gant.

-Je crains que ce ne soit parce qu'on souhaite rarement porter un gant sur sa tête. Je suis prêt à tenter de lancer la mode, mais montrez-moi d'abord vos chappeaux.

La vendeuse lui fit l'honneur de rire à son trait d'esprit. Elle était jolie quand elle souriait, mais Julian oublia jusqu'à son existence quand elle lui tendit un chapeau, et plus important encore, le miroir devant lequel Julian rêvait de se trouver depuis qu'il s'était réveillé sans souvenirs, y compris celui de son propre visage. Sous prétexte d'observer le rendu du chapeau, un ravissant couvre-chef rond en feutre violet doté d'une longue plume noire, Julian s'observa sous tous les angles.

Il décréta qu'il était plutôt beau garçon, avec ses cheveux bruns coupés court et son pourpoint brodé. Ses yeux bleu gris et son petit nez retroussé devaient lui devoir pas mal de succès auprès des dames et peut être même des hommes. Quand à son menton mal rasé après trois jours de marche… Peut être qu'une barbichette et une moustache lui donneraient un air plus mature ? Ou des cheveux plus long un air plus romantique ? C'étaient des pistes à creuser. Décidément, il avait des yeux aux reflets charmants, et il aimait beaucoup l'expressivité de ses sourcils. Il se sourit à lui-même. À coup sûr, il devait faire des ravages. Et il n'y avait pas la moindre trace de verrue sur son nez.

-Ça vous plaît ?, demanda la vendeuse.

-Je dois dire que j'aime beaucoup ce que je vois. Et vous ?

La jeune femme rougit légèrement .

-Beaucoup aussi.

Le succès auprès de la gent féminine était confirmé. Cela n'était pas pour lui déplaire. On avait quand même droit à son petit orgueil. Au delà de ça, et du contentement naturel à être bel homme Julian avait sous ses yeux deux informations essentielles : il était p eut être un

peu trop imbu de lui-même, ou en tout cas il appréciait un peu trop de s'admirer à son aise, et il n'avait pas une tête à s'appeler Julian. Non, i l méritait de porter un nom un peu plus flamboyant, à l'image de lui-même. Il lui fallait un pseudonyme, un nom de plume ou un nom de guerre.

La migraine revint, lui faisant voir des éclairs blancs à la périphérie de sa vision. Mieux valait penser à autre chose. Julian se retourna vers la vendeuse et lui offrit son plus grand sourire.

- Je crois que j'apprécie fort l'effet que ce chapeau fait sur ma tête. À combien chiffre-t-il ?

Des miettes de pain

Il faisait frais quand Julian sortit de la chapellerie, et il se réjouit de l'achat du petit chapeau qui lui donnait l'air si gaillard et qui protégeait ses oreilles de l'humidité remontant des marais. Julian n'aurait pas supporté de vivre à l'année à Vizima. Hélas, l'achat de ce couvre-chef avait encore un peu plus entamé ses finances. Il aurait du choisir une chapellerie de moindre qualité, mais c'aurait été un crime de ne pas décorer sa tête d'une telle plume, et il avait laissé à l'auberge un pourpoint qui conviendrait parfaitement avec ledit chapeau. Julian était tenté de retourner à l'Ours Poilu pour se changer et pouvoir s'afficher tout à son aise dans ses nouveaux atours, mais il avait beaucoup de choses à faire avant que le soleil ne se couche, beaucoup de questions auxquelles trouver des réponses.

C'est donc vers l'hôpital de Saint Lebioda que se dirigèrent ses pas, mais en suivant un chemin détourné. Un détail de la rapide conversation qu'il avait eu avec le nain Yarpen à l'auberge de l'Ours Poilu avait retenu son attention. Yarpen avait mentionné un vieux manoir, et cette seule mention avait attisé quelque chose dans la mémoire de Julian. Il désirait fortement voir le manoir en question, sans se rappeler précisément de l'endroit où il se trouvait. Le plus simple était donc de chercher un point en hauteur. Il n'en existait guère, à Vizima, mais Julian trouva quand même moyen de grimper la côte qui menait le monastère de l'Ordre de la Rose Blanche et son cimetière. Il resta sagement en dehors des limites de l'un et de l'autre, mais pu ainsi contempler la Vieille Vizima sur la rive sud de l'Ismena, un quartier clos par des murs bien moins hauts et fiers que ceux qui entouraient la jeune Vizima au nord du fleuve, et surtout le vieux manoir.

Ce dernier n'était qu'une ruine, surtout comparée au palais royal que Julian pouvait admirer en tournant la tête de l'autre côté. Ses tours étaient à moitié effondrées et on pouvait deviner ses portes effondrées vers l'intérieur. Quelqu'un, dans un passé relativement récent, y avait mis le feu, comme on efface les traces d'un crime, ou comme on conjure un cauchemar.

-Sinistre, n'est-ce pas ?

Julian se tourna vers un vieil homme chargé d'un maigre bouquet de fleur, qui se dirigeait vers le cimetière et s'était arrêté pour l'aborder.

-Je ne sais pas, répondit-il sincèrement. Il y a dans les ruines une beauté austère qui m'interpelle.

Le vieil homme cracha à terre.

-Beauté, ah ! Il n'y a rien de beau dans ce château. La meilleure chose qui lui soit arrivé c'est qu'on l'ait brûlé. Trop de sang a coulé entre ses murs.

-Je ne suis pas de Vizima. Rappelez-moi ce qui c'est passé ?

-La strige, soupira le vieil homme, la strige. Notre bonne dame Adda à ce qu'il paraît maintenant, la fille de notre bon roi Foltest, libérée de sa malédiction par un sorceleur payé en bonnes couronnes témériennes.

-Je crois que je me rappelle. C'était il y a longtemps ?

-J'avais encore des cheveux noirs à l'époque.

-Longtemps, donc. Comment en ai-je entendu parler alors ? Quelqu'un en aurait-il fait une chanson ?

S'il ne s'était pas retenu à la rambarde de bois, il serait tombé en bas de la pente, tant sa tête lui faisait mal. À ses côtés, le vieil homme cracha à nouveau sur le sol.

-Une chanson ! Certainement pas ! Qui voudrait entendre une chanson sur un lieu maudit comme celui-là, ou sur un immonde sorceleur faisant le sale boulot pour lequel on le paye ? Il aurait mieux fait de faire vraiment son travail celui-là, et de trancher la gorge à Adda. Je me fous de ce que dit Foltest, que la princesse n'est pas responsable de ce qu'elle a fait quand elle était une strige, elle a tué tous ces gens, et Foltest l'a laissé faire parce que c'était sa princesse de fille et sa seule héritière. La raison d'État qu'ils appellent ça. Ce que je sais, moi, c'est qu'elle a tué ma fille, et si j'avais été le sorceleur, je sais ce que j'aurais fait, parce que pendant qu'Adda est au nouveau château à porter des robes comme une dame, ma fille est là sous terre à attendre que son père lui dépose des fleurs quand il en a le temps. Et qu'est-ce qui nous dit à nous qu'Adda est bien libérée de la malédiction et qu'elle ne tuera plus personne ? Le roi Foltest, sa magicienne et ce sorceleur. À d'autres. Il y aura des morts un jour, c'est moi qui vous l'dit. Ma fille m'a pas laissé de petits enfants, mais un jour ce sera d'autres pères qui monteront au cimetière poser des fleurs sur la tombe de leurs filles.

Il secoua une nouvelle fois la tête et repartit d'un pas lourd vers le cimetière.

-Attendez ! Comment s'appelait ce sorceleur ?

Le vieil homme ne s'arrêta pas, mais il répondit quand même à la question de Julian.

-Jamais su son nom. Je sais même pas si les sorceleurs en ont. Je sais juste qu'ils méritent pas d'en avoir et je sais comment je l'appelle, moi, celui-là. Le maudit.

Julian aurait voulu poser cent questions de plus, mais elles restèrent coincées dans sa gorge. Il se contenta à la place de hocher la tête et de verser une larme sur le destin des pauvres gens sacrifié sur l'autel de la raison d'État et des ambitions royales. Ses doigts, bizarrement, le démangeaient, bougeant dans l'air sans rime ni raison. Peu à peu, son mal de tête se dissipa. Julian jeta un dernier long regard aux ruines. La brume les envahissait déjà.

-On chante forcément la beauté d'Adda, songea-t-il à voix haute. On chante toujours la beauté des filles de roi, même quand elles louchent plus fort que les boutiquières et qu'elles marchent sans grâce. Mais qui chantera les filles des vieillards et les maisons vides de tout rire d'enfant ? Qui chantera les sorceleurs et leurs choix impossibles ?

Aucune réponse ne surgit des ruines portées par le vent, ni pleur d'enfant, ni gémissement de sorceleur, ni hurlement de strige. Julian ne savait lequel des trois il attendait le plus. Ce n'était peut être que le vent qui mugissait au-dessus du lac de Vizima et de ses marais, mais Julian n'avait aucune envie de s'attarder là, en vue de ce château maudit livré aux flammes par les veuves et les pères éplorés ou par un roi soucieux d'effacer les traces des crimes des

innocentes. Il était toujours incapable de dire s'il était déjà venu contempler ce château en ruine ni pourquoi il lui avait semblé si important de venir, mais s'il avait espéré en tirer un souvenir précis, c'était un espoir vain. Ne se dégageait de ces ruines qu'une impression de malheur et de gâchis. L'illumination attendue ne vint pas, mais son mal de tête revint à la charge avec la force d'une inondation.

Julian en grinça des dents et fut obligé de fermer les yeux pour contenir la douleur à l'intérieur. Quand il les rouvrit, il eut un éblouissement, lui donnant l'impression de voir quelqu'un entrer ou sortir des ruines en trébuchant, mais l'image disparut aussitôt. Son mal de tête, par contre, semblait se renforcer de minute en minute. Julian avait du mal à garder les yeux ouverts. Il avait l'impression qu'on dardait sur lui la plus blanche et éblouissante des lumières et que tout autour de lui se noyait dans une blancheur inquiétante. Priant pour ne pas s'effondrer dans la rue en invitant tous les malandrins du coin à venir lui faire les poches, Julian trébucha jusqu'au bas de la colline.

Par chance, l'hôpital de Saint Lebioda n'était pas très loin de la colline et du vieux manoir, mais les derniers mètres lui parurent interminables. La lourde porte de chêne était fermée pour ne pas laisser entrer le froid de l'automne. Julian s'y appuya pour saisir le heurtoir et le toquer aussi bruyamment que possible contre la lourde porte en bois. De l'autre côté, il lui sembla entendre un bruis de pas, ou alors c'était juste le marteau qui cognait dans sa tête comme si son crâne était l'enclume d'un forgeron.

Enfin, la porte s'ouvrit. Julian, surpris, se laissa tomber à l'intérieur. Deux bras costauds le rattrapèrent de justesse juste avant qu'il ne s'écrase le nez sur le sol.

-Quoi, on s'entre-tue déjà dans les rues à cette heure de la journée ?, s'étonna son sauveur.

Si on le lui avait demandé plus tard, Julian aurait été incapable de dire la répartie qu'il réussit à balbutier, mais elle était probablement d'une tristesse absolue. Il laissa les ténèbres l'engloutir en se faisant la réflexion que s'évanouir n'était pas une sensation très agréable et qu'il ne recommandait l'expérience à personne .

Julian reprit conscience dans un lit, froid et dur, mais relativement confortable, du moins si on le comparait au froid du sol. Au moins, il n'avait pas mal aux bras et aux jambles comme la dernière fois où il était tombé sur le sol de sa chambre pour s'y tordre de douleur jusqu'à la fin de la crise. Déjà satisfait de ce premier constat, il ouvrit les yeux, mais seulement pour découvrir qu'un tissu positionné sur sa tête l'empêchait de voir le reste de la pièce. Il se souleva sur un coude pour l'enlever, mais une main se posa sur sa poitrine pour l'arrêter.

-Ne bougez pas, fit une voix d'homme d'un ton grave.

Julian leva un sourcil.

-C'est une demande ou un ordre ? Parce que je ne suis pas attaché mais je trouve quand même la demande très tendancieuse. C'est ainsi que vous traitez tous vos malades, ou bien ai-je droit à un traitement de faveur ?

L’homme rit doucement.

-Je ne fais que suivre mon devoir de médecin, et je n’attache pas durant mes heures de travail. Restez allongé, et gardez la compresse sur vos yeux surtout, pour éviter les éblouissements. Quelqu’un viendra vous parler dans quelques minutes.

Julian hocha distraitement la tête pendant que l’homme s’éloignait. Il n’avait plus mal, mais il avait déjà eu affaire aux étourdissements en question et était peu soucieux de recommencer. Pourtant, pour l’instant ce qui l’intéressait le plus c’était qu’une voix d’homme grave lui faisait visiblement beaucoup, beaucoup d’effets, et particulièrement l’idée d’être attaché dans l’obscurité sans voir son interlocuteur. Julian ne s’était jusque là pas posé de questions sur ce qui l’attirait. Il avait eu quelques soucis plus pressants à régler, comme arriver à Vizima avant que Rutabaga ne s’effondre raide morte, mais à présent il savait qu’il était définitivement attiré par les hommes à la voix caverneuse et aux grosses mains. Il restait à voir ce qu’il en était du côté de la gente féminine et de ses autres goûts en matière de galipettes.

Était-ce le plus urgent à apprendre sur lui-même ? Certainement pas. Mais toute connaissance sur lui-même était bonne apprendre et il enregistra ces informations avec les autres. Il était plus que temps qu’il mette cette liste à l’écrit d’ailleurs, juste au cas où ces quelques informations disparaissent un jour comme le reste. La Liste, l’autre, lui aurait au moins appris ça.

Un bruit de pas suivi du raclement d’une chaise sur le sol interrompit Julian dans ses pensées. C’était un soulagement. Il détestait rester seul avec ses pensées. Julian avait besoin d’un interlocuteur pour s’épanouir, même s’il était aussi silencieux que Rutabaga.

-Notre malade est réveillé je vois, déclara une voix d’homme. Ne bougez pas, pendant que je vous examine.

Le médecin souleva son bras pour prendre son pouls. La voix était plus proche du ténor que de la basse. Coïncidence ou non, Julian la trouva nettement moins attractive que la précédente. Il était pour qu’on lui ramène le précédent docteur, particulièrement si c’étaient ses grandes mains qu’il avait senti le soutenir un peu plus tôt.

-Éveillé, et impatient de discuter, répondit-il quand même.

-J’imagine bien. Vous avez toqué à la porte juste à temps semble-t-il. C’était votre première attaque de haut-mal ?

-Ce n’était pas ma première crise, mais je ne pense pas que ce soit le haut-mal. Je crois que j’ai été maudit.

-Les gens pensent souvent que le haut-mal est une malédiction, mais ils se trompent. C’est une maladie désagréable, mais on vit avec.

-Ce n’est pas le haut-mal.

-Non ?, demanda le docteur en auscultant son cœur et en prenant à nouveau son pouls au niveau du cou. Vous vous y connaissez donc en maladies ?

Julian fronça les sourcils. Il commençait à ne pas apprécier des masses ce docteur et son ton condescendant.

-Je ne crois pas. J’aurais du mal à dire, vu que le premier symptôme de mon mal est moins la migraine que l’amnésie.

Le docteur interrompit son auscultation pour réfléchir. À travers son bandeau, Julian vit une forme se lever et le surplomber.

-Voyons la réaction à la lumière.

Le bandeau disparut. Julian cligna des yeux, mais la lumière ne lui parut pas particulièrement agressive. Au moins à présent pouvait-il voir la minuscule chambre aux murs de pierre et le médecin chauve qui l’auscultait, mais il n’était pas sûr d’y gagner au change. Celui-ci examina ses yeux de près, puis se rassit. Julian attendit son avis en se mordant les lèvres. Au moins, il avait l’air de commencer à le prendre au sérieux.

- Décrivez-moi vos symptômes. Donnez-moi le plus de détails possibles.

- Je me tenais debout dans une pièce et je me suis soudain effondré en me tordant de douleur, avec un linge dans la bouche pour ne pas me couper la langue, ce qui veut dire que j’anticipais le problème . Quand la crise s’est terminée, je me suis retrouvé avec l’arrière-grand mère de toutes les migraines, incapable de me souvenir de qui j’étais ou de ce que je faisais là où j’étais. C’était il y a quasiment une semaine. La mémoire ne m’est jamais revenue et dès que j’essaie trop fort de me souvenir, comme tout à l’heure, la migraine revient à la charge . Idem si quelque chose me rappelle presque un souvenir qui m’échappe l’instant d’après. Alors, ça ressemble plus à une malédiction ou une maladie pour vous ?

Le docteur fronça les sourcils. Julian le laissa réfléchir, tout en se demandant s’il devait parler du reste, des papiers découverts blancs et des notes qu’il s’était laissé. Finalement, il renonça à l’idée, au moins le temps d’être sûr d’être pris au sérieux comme il le méritait.

Le docteur pris quelques notes sur un petit carnet, puis releva enfin la tête pour s’adresser à lui.

- Ce que vous avez ressemble effectivement plus à une migraine qu’au haut-mal, malgré la présence caractéristique de convulsions . La migraine peut effectivement s’accompagner parfois de problèmes de mémoires.

Julian leva un sourcil sarcastique.

-Aussi longs ? Au point de ne pas pouvoir se rappeler de son propre nom ?

-Je dois dire que je ne suis jamais tombé sur ce genre de cas, reprit le docteur, mais cela ne veut pas dire que ce n’est pas possible . Des problèmes d’équilibre ou d’expression avant une crise ? Des engourdissements ou des picotements dans les membres ? Une confusion générale ? Des flash visuels à la périphérie de votre vision ?

À chaque symptôme, Julian secoua négativement la tête, avant d’hésiter pour le dernier.

-Des fois, mais pas avant, plutôt pendant et après.

-Sensibilité à la lumière donc. Une sensibilité au son ?

-Il me semble. Oui, à moins que votre heurtoir ne fasse autant de bruit que les cloches du temple.

-Oui, donc. Une difficulté à penser pendant la crise ?

-Ça dépend. La première fois, la première attaque dont je me souvienne en tout cas, je me suis étonné d'à quel point j'arrivais bien à réfléchir à ce qui m'arrivait, même sans rien y comprendre.

-Des hallucinations auditives, visuelles ou olfactives ? Une accélération du rythme cardiaque ou une difficulté à respirer ?

- Je dirais que non.

-Et vous souvenez toujours de quand vous avez eu une crise ?

-Je crois. Rien n'indique le contraire en tout cas, et personne ne m'a signalé le contraire. Quoi qu'il en soit, je pense que c'est une malédiction. Je me suis laissé des indices en ce sens.

-La paranoïa est un symptôme de nombreuses afflictions.

Julian ouvrit la bouche pour protester et dire qu'il n'était pas fou, avant de s'arrêter en réalisant que du point de vue d'un docteur, c'était peut être exactement ce qu'un fou dirait. Il fronça les sourcils, un détail se rappelant soudain à lui.

-Les migraines peuvent-elles être contagieuses ?

-Jamais. C'est un mal dont le patient souffre toujours seul. Par contre, plusieurs membres d'une même famille peuvent en être atteints.

-J'ai rencontré quelqu'un tout à l'heure, qui m'a dit qu'il pensait m'avoir croisé quelque part. J'aurais été incapable de le dire d'où et de quand il pouvait me connaître, mais il s'est mis à grimacer et se frotter la tête comme s'il avait lui aussi une migraine au bout de quelques minutes. Et avant que vous ne me le demandiez, je doute d'avoir un Nain pour cousin. Si une migraine ne peut causer, ça, une malédiction…

Le docteur poussa un profond soupir et referma son calepin.

-Vous persistez donc dans votre théorie. Pourquoi alors venir à l'hôpital ?

-Pour voir si vous pouvez au moins atténuer les symptômes de ces migraines, pardi ! Mais je suis surtout venu à Vizima pour tenter de voir un mage ou une sorcière et lui demander de m'enlever cette malédiction. Y en a-t-il en ville ?

Le médecin fit la moue.

-Des charlatans plus prompts à empoisonner qu'à soigner, et uniquement là pour soutirer un maximum d'argent à des patients qui feraient mieux de venir voir de véritables professionnels plutôt que de risquer leurs vies et leur argent en vaines tentatives d'améliorer la situation. Nous perdons plus de malades par la faute de ces charlatans qu'à cause de la peste.

D'accord, Julian s'était peut être adressé à la mauvaise personne pour se renseigner sur le sujet. Personne n'aimait la concurrence, ni les marchands, ni les bardes, ni les belles femmes, et certainement pas les médecins.

-Il doit bien y avoir une exception, protesta-t-il en essayant d'ignorer sa tête qui le lançait à nouveau. Et s'il ou elle se moque de moi, je reviendrais bien vite la queue entre les jambes pour vous supplier de me soigner et de me voler mon argent au lieu de le laisser à ces charlatans.

Le docteur avait au moins l'air de réfléchir à sa proposition. Julian s'efforça de prendre son air le plus pathétique, un air de pigeon prêt à être plumé. Il devait avoir l'air très pigeonesque, parce que le docteur craqua presque aussitôt.

-Ce sont tous des charlatans, répéta-t-il. À l'exception de la sorcière du roi, Triss Merigold .

Julian se releva sur un coude, tout excité.

-Exactement la personne que je veux voir alors ! Comment la rencontrer ?

- Je crains qu'il ne faille être de la noblesse pour espérer approcher du palais. Et même si c'était votre cas, Merigold est actuellement absente. D'après les rumeurs en ville, le roi et elle se seraient disputés et Merigold serait allée se faire pendre ailleurs le temps qu'il se calme. C'est souvent comme ça avec Foltest. Il déteste qu'on ne soit pas de son avis. Il se calmera, comme toujours, et Merigold reviendra.

-Combien de temps durent ces disputes ?

-Jamais plus de deux ans, sourit le médecin. Elle est absente depuis trois mois maintenant.

Échec et mat, et pas en faveur de Julian. Il laissa retomber sa tête sur son oreiller.

- Voyons ce que vous avez pour moi, soupira-t-il.

Trois heures plus tard, Julian sortait de l' hôpital de Saint Lebioda délesté de quelques dizaines de pièces d'or supplémentaires et plus lourd de six potions à l'aspect aussi peu engageant que l'odeur. Si elles pouvaient dissiper plus vite ses maux de crâne après chaque soupçon de souvenir se baladant dans son crâne vide, Julian s'estimerait quand même gagnant. Pour autant, il commençait à s'inquiéter de la baisse significative de ses finances. En l'espace de quelques heures, Julian s'était fait volé, avait du payer le couvert et le logis pour lui et Rutabaga, s'était payé un chapeau fort seyant et avait dépensé une petite fortune en potions dont il doutait qu'elles lui soient très utiles, quelle que soit la renommée de l'hôpital qui les lui avait vendu.

Julian ne regrettait rien, et surtout pas le chapeau, même si c'était probablement lui qui avait convaincu l'institution charitable qu'il faisait partie de ces patients ponctionables à merci. Par contre, il devenait urgent de trouver de quoi remplir sa bourse dégarnie.

Heureusement, Julian n'était pas homme à se retrouver à court d'idées. Si les précédentes lui avaient coûté cher, elles n'avaient pas mal tourné à proprement parlé. Il avait pensé se diriger directement vers la bibliothèque la plus proche ou les archives de la ville pour éplucher jusqu'au dernier ouvrage à la recherche de la famille Pankratz de Lettenhove, ou d'une carte le menant jusqu'à elle , mais une banque n'était pas non plus un mauvais endroit où commencer des recherches. Si sa famille était riche, la succursale locale de la banque Vivaldi aurait des informations pour lui. Julian se mit en route tout en sifflotant un petit air enthousiaste, avant de s'interrompre en grimaçant. Après sa migraine de tantôt, siffler lui faisait mal à la tête.

La façade de la banque Vivaldi fit forte impression à Julian. Ce n'était pas un endroit à cambrioler sans un plan parfaitement bien échafaudé et Julian ne s'y risquerait pas. C'était amusant par contre que sa première pensée en voyant les murs épais avait été un cambriolage. Julian aurait-il été un voleur dans une autre vie ? Il préféra ne pas s'éterniser sur cette idée, tant pour éviter une migraine que pour éviter que ses pensées ne se lisent sur son visage. En général, les banquiers n'aimaient pas trop les idées de cambriolage. À la place, Julian s'efforça de prendre un air hautain comme les quelques nobles qu'il avait pu croiser en ville, et se présenta au premier comptoir libre.

- Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, se présenta-t-il. Je souhaite accéder à mes fonds et faire un retrait .

En guise de preuve, il exhiba devant le Nain la bague marquée de ce qui était peut être le sceau de sa maison et qu'il avait discrètement ôté de sa cachette dans une ruelle voisine. Le Nain récupéra sur son comptoir une loupe pour observer de près la chevalière, auscultant chaque détail du sceau avec attention. Julian attendit avec une patience mal dissimulée qu'il en ait terminé. D'un coup, il réalisait que la bague qu'il transportait pouvait être un faux grossier, réalisé pour gruger un quelconque pigeon. Julian n'était peut être pas un noble ou le plus bizarre des garde-chasses. Il était peut être un faussaire, une crapule de la pire espèce. Son portrait était peut être affiché dans toutes les banques du Continent avec pour consigne de l'arrêter et de le poignarder à mort s'il osait pointer le bout de son joli nez.

Le Nain finit par redresser la tête pour le fixer d'un air suspicieux, puis sortit un lourd volume qu'il ouvrit à peu près à la moitié pour le consulter. En tordant le cou, Julian pouvait voir des symboles héraldiques s'étaler sur la page. Ensuite, il sortit un deuxième registre, encore plus épais et poussiéreux, empli d'une multitude de lignes et de colonnes écrites rédigées avec une écriture de pattes de mouche. Julian commençait à sentir la sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Était-il plus suspect de proclamer que toutes ces précautions étaient inutiles ou de ne rien faire et de se comporter comme si toutes ces vérifications étaient normales ? Dans le doute, il se décida pour danser nerveusement d'un pied sur l'autre tout en prétendant avoir une crampe à la jambe.

-Famille Pankratz de Lettenhove, annonça finalement le Nain en refermant le registre d'un claquement sec qui fit sursauter Julian.

-Vous nous avez trouvé ? Je suis dans vos registres ?

-Tout à fait. Cependant… Veuillez m'excusez, je procède à quelques vérifications supplémentaires et je reviens. Le protocole, vous comprenez ?

-Prenez votre temps, lui offrit gracieusement Julian tout en retenant une grimace.

Dès le Nain partit, Julian se laissa tomber sur le banc le plus proche, les jambes coupées par l'angoisse. Il lui semblait déjà entendre le bruit des gardes s'approchant pour le jeter dehors, au mieux. S'il était ici sur les traces d'une arnaque échafaudée alors qu'il avait encore sa mémoire, il avait eu les dents trop longue s.

Julian saisit son chapeau pour s'éventer et passa nerveusement sa main dans ses cheveux. Il commençait à douter. É tait-ce une erreur de venir chercher des réponses dans une banque, ou même à Vizima de manière générale ? Il se mordit les lèvres. Ce qu'il avait dit au médecin était vrai, il pensait de plus en plus sérieusement à une malédiction. Il fallait bien ça pour lui ôter la mémoire. Julian devait avoir des ennemis riches et puissants, assez pour payer un mage et lui infliger cette malédiction. À moins qu'il n'ait vexé une succube qui lui avait fait boire de venin de vouivre ou quelque chose comme ça. Non. Les succubes et le venin de vouivre ne fonctionnaient pas comme ça. Julian le savait. Ce qu'il ne savait pas, c'était comment il savait tout cela, mais il y avait un blanc dans son esprit là où se trouvait cette réponse . Ce serait pourtant bien utile de connaître ses sources. Par contre, il pouvait avoir directement vexé un mage ou une magicienne. Julian se sentait un bon potentiel pour énerver les gens.

Quoi qu'il en soit, ce mystérieux ne devait pas être très bon. Julian en voulait pour preuve le fait qu'il avait eu le temps de se laisser des instructions. Essayé, plutôt . Les mots s'étaient magiquement effacés des parchemins laissés vierges par la malédiction , ne le laissant qu'avec des énigmes doublées de fausses pistes et de voies sans issues. Julian avait fait de son mieux avec le peu d'informations do nt il disposait, ou plus exactement, avec ce que la magie qui lui avait volé sa mémoire l'avait laissé faire . La Liste, comme il appelait la feuille d'instructions qu'il s'était laissé à lui même, était bien chiche en informations utiles. Il était quand même arrivé à un endroit où le nom Pankratz de Lettenhove signifiait quelque chose, tout seul, et en ne s'étant fait voler que la moitié de son argent. Ce n'était pas trop mal pour un homme dont l'intérieur de la tête devait ressembler à un fromage fondu essayant de s'évader par tous les trous.

Cependant, cela ne suffisait pas à Julian. Il voulait plus que de vagues informations, il voulait des réponses, il voulait découvrir qui il était, vicomte, escroc ou bâtard d'une cuisinière, il voulait retrouver sa vie, il voulait savoir quelle était cette menace invisible qui le suivait, il voulait…

Il voulait que cette foutue migraine arrête de lui assaillir les tempes.

-Vicomte ? Si vous voulez bien me suivre ? Vicomte Pankratz ?

Julian tourna à toute vitesse la tête vers le Nain et grimaça. Celui-ci était revenu sans qu'il le remarque, prit qu'il était dans ses pensées. Lui ? Vicomte ? Cela semblait grotesque. Il n'était même pas sûr d'apprécier l'idée, et pourtant, un tel titre aurais du le réjouir.

Au moins, cela voulait dire qu'il y avait bien dans cette banque des réponses sur son identité. Julian sauta sur ses jambes.

-Pardon. Je vous suis.

-Fort bien. Maître Golan Vivaldi va vous recevoir.

Le Nain le guida à travers les couloirs de la banque jusqu'à un bureau ensoleillé au premier étage, donnant sur l'une des places de Vizima. Un Nain vêtu de velours gris brodé de bleu se leva derrière son bureau. Julian s'avança pour lui serrer la main.

-Messire Vivaldi !, s'exclama Julian en rendant la solide poignée de main avec un enthousiasme exagéré. C'est un plaisir de vous revoir. La dernière fois c'était à cette soirée, non ?

Le Nain se rassit, fronça les sourcils et se frotta les tempes en grimaçant. Julian ne savait pas s'il devait soupirer de soulagement ou pousser un cri de frustration en découvrant face à lui une autre victime de la migraine galopante induite par sa malédiction. Il avait du rencontrer Goran Vivaldi dans le passé, tout comme il avait déjà croisé Yarpen. Ou pas. Il s'imaginait peut être des choses, mais cette théorie lui semblait crédible.

-Je… suppose, finit par répondre Vivaldi en lui lâchant la main pour se rasseoir. La soirée de charité du mois dernier, c'est bien ça ?

Julian secoua la tête et se laissa à son tour tomber dans un fauteuil assez confortable pour lui donner envie de faire une bonne sieste.

-Non c'est plus vieux que ça. Celle de l'an dernier, peut être ? Ou bien au palais ? Je rencontre tellement de monde...

Vivaldi poussa un grognement qui n'était ni un assentiment, ni une dénégation. Les nobles n'aimaient pas qu'on ne les reconnaissent pas, après tout, et les banquiers ne vexaient jamais leurs clients.

-Venons-en au fait, si vous le voulez bien. Si je comprends bien, vous venez chez nous pour faire un retrait, vicomte ?

Julian se secoua.

-Tout à fait, et consulter mes comptes de manière générale. Une urgence familiale me force à rentrer chez moi, ce qui demande des fonds que je n'ai pas sur moi. La… mauvaise nouvelle m'a prit de cours.

Le banquier hocha distraitement la tête, en tapotant un registre plus gros encore que celui que Julian avait vu au rez-de-chaussée.

-Il y a loin d'ici à Kerack, et les voyages ne sont pas facile à cette saison.

-Exactement.

Kerack. Exactement l'endroit que Julian avait entouré sur la carte grossière qu'il avait réalisé avant de perdre la mémoire. Tout concordait.

-Bien sûr, la banque Vivaldi est à votre service dans l'épreuve que vous traversez. Cependant, nous devons d'abord procéder aux vérifications de rigueur concernant votre identité. Vous n'êtes pas venu depuis longtemps, n'est-ce pas ?

-On peut dire ça, répondit Julian sans s'avancer ni dans un sens, ni dans l'autre, conscient qu'il avançait sur une corde raide.

Sans paraître s'inquiéter plus que ça de son ton évasif, le banquier plaça devant Julian un parchemin vierge.

-Vérifions d'abord votre signature, voulez-vous ? Ce n'est qu'une formalité, mais l'on n'est jamais trop prudent.

-Bien entendu.

Julian s'empara de la plume que lui tendit Vivaldi en s'efforçant de ne pas trembler. Il prit autant de temps que possible pour tremper sa plume dans l'encrier, en réfléchissant à ce que pouvait être la signature de Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, d'après ce qu'il savait de lui. Son premier réflexe était d'écrire la totalité de ce nom qui sonnait si mal en bouche en y ajoutant un maximum de fioritures inutiles, mais cela n'allait pas. Julian aimait les vêtements voyants, mais savait vivre quelques jours à la dure. Il était éduqué, mais probablement pas un érudit. Il était volontiers sarcastique et moins doué pour planifier que pour improviser. Il détestait son nom, et peut être aussi son titre et tout le reste.

Non, pas peut être. Certainement. Au lieu de se réjouir d'apprendre enfin un nouveau détail sur lui-même, Julian avait grimacé en s'entendant appeler vicomte.

- Vicomte ?

-Pardon. Je pensais à la somme qu'il me faudrait retirer pour ce voyage. Voilà.

Julian arrêta de réfléchir et laissa faire sa main. La signature qui apparut sur le parchemin ressemblait plus à un pâté qu'autre chose, mais quand Vivaldi ouvrit son registre, il poussa un humement de satisfaction au lieu d' attirer la garde.

-Plus qu'une vérification et nous pourrons consulter l'état de vos comptes. Vous nous avez donné un mot de passe pour s'assurer de votre identité. Pourriez-vous me le répéter ?

Un mot de passe ? Julian manqua de s'étrangler. La banque Vivaldi était censée être la plus sûre du continent, mais cela n'était pas un peu exagéré tout de même ? Surtout, quel mot de

passe un amnésique pouvait-il bien donner à un banquier ?

L'unique avantage d'être amnésique, c'était d'avoir peu de souvenirs dans lesquels fouiller. Une phrase dans la liste magiquement censurée que Julian s'était adressée à lui même lui revint aussitôt en mémoire. « *Les écrits s'envolent, les paroles restent* ». C'était une jolie phrase qu'il aimait beaucoup, même si totalement dépourvue de sens. Il pouvait s'agir d'une devise familiale. Cependant, comme Julian n'aimait ni son nom, ni son titre, ni son rang, et certainement pas son titre, il doutait de ressentir autant d'affection pour la devise familiale.

-Les Lettenhove se débrouillent toujours, murmura-t-il à la place, en écho à un autre extrait de la Liste.

Le banquier souleva un sourcil épais qui se perdit dans la masse des cheveux gris.

-Vous souhaitez donc accéder à votre compte d'urgence et non pas au compte principal ?

-J'ai dit que c'en était une, non ?, répondit Julian avec un rire nerveux. Mais je veux bien consulter les deux comptes.

-Naturellement. Vous pouvez déjà commencer avec celui-là, mais donnez-moi une minute pour prendre le second registre. D'après nos archives, vous ne l'utilisez jamais, aussi ne m'attendais-je pas à en avoir besoin.

-Bien entendu. Prenez votre temps.

Julian n'en revenait pas que son boniment lui ait suffit à faire ouvrir les comptes de l'homme qu'il avait été, pas plus qu'il n'en revenait d'avoir deux comptes en banque. Sans se vanter, c'était un coup de génie de la part de l'ancien lui d'avoir inscrit cette phrase dans la Liste, mais aussi de sa propre part d'avoir pensé à y faire référence. Et Julian l'avait échappé belle. S'il n'était pas tombé juste du premier coup, Melitele savait ce que les Vivaldi lui auraient fait.

Le banquier plaça le registre ouvert devant Julian qui vit sa propre signature s'étaler sur la page, reflet exact de celle qu'il avait apposé sur le parchemin du banquier, puis s'approcha d'une armoire fermée à clé, tout en gardant un œil sur lui. Mieux valait ne pas céder à la tentation de consulter d'autres comptes que le sien.

Même avec ce regard pesant sur lui, Julian eut du mal à rester impassible tandis qu'il contemplait sa signature qui s'étalait sur le parchemin et sur la page du registre que Vivaldi avait placé sous ses yeux. Les deux étaient strictement identiques. Plus le moindre doute n'étais permis. Julian était bien Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, qui que soit cet homme. Il ne savait pas s'il s'en réjouissait ou s'il était vexé d'être cet homme au titre si pompeux. Au moins, cette signature ou il était impossible de déchiffrer plus qu'un J et un A qui se transformaient ensuite en un gribouillis indéchiffrable mais trop court pour contenir les mots Pankratz ou Lettenhove prouvait que son ancien lui et lui étaient d'accord pour souhaitez se dissocier de ce nom trop lourd.

Pourtant, l'actuel Julian avait-il un autre choix que de le revendiquer ? Il ne possédait rien, à part ce nom, l'argent qui y était associé, la Liste et d'agressives migraines. S'il voulait

trouver des réponses sur son passé, il n’avait pas d’autre piste que le nom de Lettenhove. Son passage aux ruines et à l’hôpital n’avaient réveillés aucun souvenir en lui. Trois jours passés sur les routes à discuter avec Rutabaga n’avaient pas fait mieux.

Julian s’intéressa au reste de la page. S’étalaient dessus dix ans d’entrées et de sorties d’argent, malheureusement, sans les motifs. Il sortait rarement beaucoup d’argent d’un coup, mais à deux reprises il avait déposé la joli somme de cent couronnes, bizarrement à la même date, mais à deux ans d’écart. Entrées et sorties semblaient irrégulières, mais s’il voyageait, cela voulait peut être dire qu’il fréquentait d’autre succursales de la banque Vivaldi sur le Continent. En tout cas, et vu l’argent restant sur le compte, Julian était si ce n’est riche, au moins à l’aise. Il s’était réveillé avec une quarantaine de couronnes en sa possession, et il y en avait le triple sur son compte.

-J’ai retrouvé votre compte principal, vicomte, déclara Vivaldi en posant un deuxième registre à côté du premier.

Julian manqua s’étrangler en voyant la somme qui s’affichait en haut de la page. Huit cent couronnes. Julian était un homme riche, et pourtant, il n’avait jamais touché à l’argent sur ce compte, et jamais déposé une couronne supplémentaire dessus. Sans compter les intérêts qui faisaient monter la somme à neuf-cent soixante couronnes, une seule modification avait été apportée au compte en vingt-sept ans d’existence. Julian réalisa qu’il n’avait aucune idée de son âge. Avec de la chance, il était plus prêt de vingt-sept ans que de cinquante. Julian n’apprécierait pas de se réveiller amnésique pour avoir de suite des mots de dos chroniques et des problèmes de surdité.

-Quelle somme souhaiteriez-vous retirer ?, demanda Vivaldi.

-À dire vrai, j’hésite encore. Pardon, mais je vois que j’ai également déposé déposé un coffret sur ce compte, il y a huit ans, et je ne me souviens plus trop de ce que j’ai laissé ici. Serait-ce possible…

-Bien sûr. Donnez-moi une minute, je vais donner l’ordre qu’on vous le monte.

Il sortit pour héler un employé. Julian en profita pour se frotter les yeux et regarder une nouvelle fois le chiffre phénoménal de neuf cent couronnes s’étaler sur la page. Pourquoi ne pas utiliser ce seul compte et en avoir crée un deuxième ? Pourquoi ne jamais avoir dépensé le moindre orin de cette somme pharamineuse ? Julian avait peut être trouvé des réponses chez les Vivaldi, mais comme toujours chaque réponse semblait s’accompagner de vingt questions supplémentaires. Il cherchait un festin et ne recevait que des miettes de pain pour nourrir sa curiosité.

C’était évident, Julian allait devoir faire exactement ce qu’il avait dit au banquier, se rendre à Lettenhove et voir si quelqu’un pouvait répondre directement à toutes ses questions. Il y avait forcément quelqu’un là bas qui le connaissait. Les vicomtes étaient fils de comtes et potentiellement héritiers de vastes domaines. S’il possédait neuf cent couronnes à son nom, Lettenhove devait valoir le coup d’œil.

- Voici votre boîte, vicomte, et voici sa clé, déclara soudain Vivaldi tandis qu’un commis déposait un petit coffret de bois sur le bureau. Je vous laisse en consulter le contenu, mais il

va falloir vite vous décider, j'ai un autre client à recevoir dans moins d'une demi-heure. Il a pris rendez-vous, lui.

Julian retint une remarque agacée. On pouvait au moins lui laisser le temps d'encaisser le fait qu'il possédait neuf cent couronnes à son nom. Mais sans ce compte aussi rempli et le titre qui y était associé, il doutait que les Vivaldi l'auraient reçu si royalement. Un vicomte n'était pas n'importe quoi, ou n'importe qui. Comme il avait lui aussi d'autres choses à faire de sa journée, et qu'il aurait eu du mal à expliquer sa sidération sans expliquer son amnésie et éveiller les soupçons, Julian garda pour lui ses réflexions et ouvrit le coffret.

Il fut déçu de prime à bord de le trouver quasiment vide. Ne se trouvait à l'intérieur qu'un étui de cartes à jouer entouré d'un ruban.

-Ah, vous faites partie de ces clients qui garde en sécurité ses cartes de gwynt les plus rares. Voilà qui est futé.

Julian hocha lentement la tête. Ça lui revenait à présent. Certaines cartes n'étaient diffusé qu'en quelques exemplaires et valaient très cher. La valeur d'une couronne de Novigrad ou de Vizima pouvait changer, le cours de la bourse s'effondrer. Par contre, le prix d'une carte finement ouvragée comme celle qu'il avait sous les yeux ne faisait qu'augmenter avec la rareté. Julian était effectivement futé d'en avoir mis de côté pour les jours mauvais, même s'il se conterait volontiers d'une partie des neuf cent couronnes pour rallier Lettenhove.

Par curiosité, Julian étala les six cartes sur la table. Vêtue de bleu, la mage Tissaia de Vries lui jetait en regard ironique en faisant s'étouffer ses ennemis dans un nuage de poison. Assis à sa table, Foltest de Vizima semblait à deux doigts de s'exploser la panse tout en ordonnant la mort d'un homme à genoux. Quand aux quatre dernières cartes…

-Blanches, souffla Julian.

Il caressa d'une main tremblante l'une des cartes. Elle était aussi vierge que ces papiers qu'il avait rangé au fond de son sac. Rien n'indiquait qu'elle avait un jour été peinte. Pas la moindre trace de pigment, pas la moindre aspérité.

-Je… suis confus, s'excusa aussitôt Vivaldi.

Julian retourna la carte. De l'autre côté, il y avait quelques marques d'usure, un coin écorné. Cette carte avait été utilisée par quelqu'un, un jour.

-Un ami a du vouloir me faire une plaisanterie.

-En tant que banquier, je la goûte assez mal, rétorqua sèchement Vivaldi. Notre banque est sûre et ce coffre est resté intouché. Je ne comprends pas.

-Une simple plaisanterie, insista Julian avant que le banquier ne le soupçonne d'une arnaque visant à se faire rembourser le prix de cartes n'ayant jamais existé. Je vais prendre ces cartes blanches et avoir une ferme conversation avec l'ami qui m'a joué ce mauvais coup. Je parie qu'il a échangé les cartes avant que je les dépose. Maintenant, nous parlions de retirer une centaine de couronnes, je crois ?

Le banquier se rassit, les sourcils froncés, mais soulagé de pouvoir se raccrocher à ce qu'il connaissait le mieux. Il commença à rédiger un papier pour les clercs au sous-sol de la banque tout en parlant à Julian de taux d'intérêts et de faire fructifier ses acquis. Julian hocha vaguement la tête aux moments appropriés et poussa quelques grognements qui pouvaient passer pour des approbations, mais il pensait à autre chose tout en triturant l'une des cartes vierges. Se pouvait-il qu'elles aient un jour arboré son portrait ? Était-il le genre d'homme à collectionner ses propres cartes à jouer ?

Oui. Julian craignait bien que ce soit vrai.

Une angoisse soudaine l'étreignit. Se pouvait-il que la magie qui l'accablait ne se soit pas contenté de le rendre amnésique, mais s'échine à le faire disparaître des mémoires ? Auquel cas, son compte en banque pouvait-il s'effacer tout comme la majeure partie de la Liste ? Peut être qu'il devait réclamer plus que cent couronnes, au cas où il disparaisse des archives des Vivaldi, comme il avait apparemment disparu de la mémoire du banquier et de cet autre Nain rencontré à l'auberge, Yarpen.

Julian s'était fait des ennemis puissants. Très puissants. Il fallait l'être pour pouvoir se payer un mage capable d'effacer presque entièrement l'existence de quelqu'un. Un peu plus tôt, Julian s'était dit que le mage ou la magicienne n'était pas assez puissant pour le faire disparaître totalement, mais s'il s'était trompé ? Si cet ennemi invisible l'était, et que la malédiction se diffusait juste progressivement ? Julian goûtait assez l'idée d'avoir été assez malin pour contrer en partie la malédiction avec ses notes et que le mage ou la magicienne en question n'ait pas réussi à finir le travail. Sauf qu'à présent, il avait l'impression de voir une vague de nuages se répandre sur le Continent pour l'engloutir comme la plus grande nappe de brume ayant jamais existé avant de disparaître, emportant avec elle les derniers lambeaux de son existence.

Un nouveau frisson le saisit. Cette malédiction devait être d'une puissance inimaginable. Pouvait-il réussir à la devancer et arriver au domaine des Lettenhove avant la malédiction ?

-Mettons deux cent couronnes plutôt, déclara-t-il à voix haute alors que le banquier finalisait les papiers.

-Deux cent couronnes, très bien, ratura le banquier. Autre chose ?

Julian ouvrit la bouche et la referma. De quoi un homme avait besoin pour aller plus vite qu'une malédiction ? D'abandonner Rutabaga, pour commencer, lui chuchota une partie traîtresse de son cerveau, mais le reste de Julian se souleva contre cette suggestion. La pauvre vieille carne l'avait fidèlement accompagnée jusqu'à Vizima au risque de sa vie. Il ne pouvait pas l'abandonner. Un homme et son cheval étaient censés être inséparables, non ? La question était de savoir comment rallier Kerack, au sud de la Temeria assez vite pour devancer la malédiction sans pour autant risquer sa vie et celle de son cheval. Le problème, c'était que Julian était un homme de paroles, pas vraiment un homme d'action, ou même un ordre de réflexion. Il n'était pas bien sûr de savoir comment planifier un tel voyage, même en faisant abstraction du fait qu'il ignorait toujours l'emplacement exact du domaine des Lettenhove.

Une idée soudaine le saisit. Julian aurait bien été en peine de dire si c'était la meilleure ou la pire idée du monde.

-Une dernière chose, oui. Est-ce que vous connaissez un Nain nommé Yarpen ?

Le banquier fronça les sourcils.

-Sous-entendriez-vous que tous les Nains de Vizima se connaissent ?

-Non, absolument pas. Disons juste qu'il m'a fait bonne impression et que j'aurais souhaité la confirmer auprès d'un professionnel. Il n'y a pas mieux qu'un banquier pour savoir à qui se fier et qui éviter en ville.

-Ma foi, c'est vrai, reconnut Vivaldi, plus qu'un peu flatté. Je dois bien pouvoir vous renseigner.

Julian s'enfonça un peu plus dans son fauteuil pour l'écouter en souriant de manière plus détendue.

Julian retourna à l'auberge de l'Ours Poilu trois heures plus tard, plus lourd d'un chapeau, de quelques potions contre la migraine, de deux cent couronnes, de quatre cartes de gwent blanches, d'une carte de Temeria et d'une autre de Kerack, ainsi que de quelques informations sur cette famille des Lettenhove qui était apparemment la sienne. Un rapide coup d'oeil dans la grande salle lui permis de repérer Yarpen, toujours assis à boire avec ses compatriotes, mais à l'intérieur, eut égard au vent frais du soir. Le reconnaissant, le Nain leva bien haut sa chope de bière avant de frotter sa tempe en grimaçant.

-Maître… quelque chose ! Votre tête va mieux ?

-La mienne oui, mais la vôtre n'a pas l'air d'aller fort ce soir.

-L'abus d'alcool, et j'ai pas peur de le dire. Les affaires vont pas fort, mais quand rien ne va il vous reste toujours la bibine, pas vrai ?

-Bien dit, souris Julian en s'asseyant face à lui. Quand aux affaires, je puis peut être y faire quelque chose. Votre nom, voyez-vous, m'a été chaudement recommandé.

Yarpen éclata de rire.

-Ça, j'ai du mal à y croire.

Julian leva les mains en signe de défaite.

-D'accord, d'accord. Les mots exacts que j'ai entendu ont été « Yarpen Zigrin est un malandrin sans scrupules, un goinfre, un ivrogne, un rustre grossier et crasseux, plus prompt à salir sa hache qu'à user son cerveau, mais... »

-Mais ?, demanda Yarpen en se penchant en avant, curieux malgré lui.

-Oui, il y avait un mais à ce portrait trop flatteur. « Mais si vous le payez bien, c'est aussi un Nain loyal qui saura vous rendre tous les services que vous attendez de lui, et même quelques uns auxquels vous n'auriez pas pensé vous même ».

-Qui est le fils de pute qui a dit ça ? Il va me faire pleurer.

-Peu importe ce généreux témoin de votre moralité, non ? En ce qui me concerne, j'ai décidé de me fier à cette description. Yarpen Zigrin, je suis prêt à vous payez quarante couronnes, à vous et à vos gens pour me conduire sain et sauf jusqu'au domaine de Lettenhove, en Kerack.

Une petite lueur calculatrice apparut dans le regard du Nain.

-Ça n'a pas l'air trop difficile et ça paye pas mal. Un peu trop, même, pour ce que vous demandez. Quel est le piège ?

-Il s'agit de m'y conduire moi et mon noble destrier que vous avez pu admirer, en vie et entiers, le plus vite possible et de préférence par bateau.

-Ça commence en effet à faire beaucoup d'exigences et à justifier la paye, sourit Yarpen. Payez la tournée pour me donner le temps d'y réfléchir.

Julian s'exécuta avec un grand sourire, tout en se gardant de montrer combien de pièces exactement il avait sur lui. Il était de toute manière d'humeur à boire un verre lui aussi. D'ici quelques semaines, si les vents et la fortune étaient favorables, il serait chez lui et obtiendrait enfin des réponses. Hélas, son amnésie l'empêchait de ressentir plus qu'une légère appréhension à l'idée de redécouvrir son foyer. Julian se demandait quelles surprises pouvaient bien l'y attendre. Il ne se voyait pas avec une femme et une ribambelle d'enfant, mais apparemment son passé tenait à lui imposer surprise après surprise. Jusqu'ici, il n'en avait guère découvert d'agréables, et quelque part, il doutait que sa maison lui en révèle de meilleures.

Doux foyer de mon enfance

Chapter Summary

Julian arrive enfin à Lettenhove. Va-t-il enfin y trouver ce qu'il cherche, c'est toute la question.

-Alors c'est ça ton petit chez toi ?, demanda Yarpen en se dressant sur son poney pour contempler de plus haut le domaine qui s'étalait au fond du vallon, coincé entre la rivière, les montagnes et la forêt. Sympa mon gars. On pourrait s'en contenter.

-On dirait bien que nous sommes arrivés, oui, répondit Julian en descendant de sa monture pour laisser Rutabaga reprendre son souffle. D'après ma carte, en tout cas.

Les Nains autour de lui jetèrent des regards noirs à la pauvre bête. Au début, ils avaient trouvé Rutabaga amusante. Ils s'étaient amusés à faire des paris sur son âge et la façon dont elle allait mourir, mais à présent ils étaient exaspérés par sa lenteur d'escargot. Julian les ignorait majestueusement. Après tout, c'était lui qui payait la petite troupe pour l'escorter en toute sécurité jusque sur les terres de sa famille, et Rutabaga était la plus vieille amie dont il se souvenait. Certes, avec une mémoire s'étalant sur quelques semaines à peine, cela ne voulait pas dire grand-chose, mais cela avait quand même de l'importance pour Julian.

Celui-ci avait toutefois une autre raison de s'arrêter que de laisser retrouver son souffle à la pauvre vieille carne, et c'était pour contempler la demeure ancestrale des Pankratz de Lettenhove. Jusqu'au bout, il avait espéré que la vue du domaine réveille en lui quelque souvenir enfoui. En vain. Sa mémoire était toujours en berne.

Il en avait été de même à l'arrivée au port de Kerack. La capitale du pays du même nom ne payait pas de mine, du moins en comparaison avec Vizima, mais s'il était un local, n'aurait-il pas du ressentir quelque chose en passant le phare de pierre blanche, en voyant le palais royal sur la falaise, ou la première fois qu'il avait contemplé le drapeau doré au dauphin d'azur et de gueules nageant joyeusement dessus ?

Au lieu de ça, rien. Pas le moindre élan patriotique, pas la moindre envolée lyrique en mettant le pied sur sa terre natale. Peu importait à quel point Julian se concentrait devant des paysages censés être familiers, sa mémoire restait vide. Pire, la bonne vieille migraine désormais familière à Julian s'était amusée à le remettre à terre deux jours entiers à Kerack, le forçant à confier le soin à Yarpen de se renseigner sur les Lettenhove et de lui rapporter ce qu'ils avaient découvert. Une fois armés de ces quelques connaissances et d'une carte de la région, Julian et son escorte avaient effectué ensemble la remontée de l'Adalatte, le fleuve marquant la démarcation avec le royaume de Cidaris. Le bateau de commerce fluvial qui faisait la liaison avec l'arrière pays les avait déposés à Cizmar, dernière ville avant que le fleuve ne devienne trop étroit et dangereux pour les bateaux. Ils chevauchaient depuis vers

l'aval et le domaine des Lettenhove. Autant dire qu'avec le terrain qui s'élevait peu à peu et la présence de Rutabaga dans leur expédition, le voyage à dos de cheval et de poney avait duré le double du temps estimé par les Nains.

Pour l'instant, la migraine n'était pas revenue alors même qu'il contemplait ce qui était censé être sa région natale. Julian ne se leurrait pas pour autant. La migraine reviendrait, aussi sûr que le ciel était bleu, et lui ferait payer son retard au centuple.

Au moins, Julian pouvait se consoler en se disant que Yarpen avait raison. Le domaine des Lettenhove était positivement ravissant pour les yeux. À leur gauche, au nord, le débit de l'Adalatte avait creusé une gorge étroite avec ses nombreuses cascades, ses rapides et ses bassins. Du côté cidarien de la frontière, la gorge formait carrément une falaise ou des pins s'agrippaient de toute la force de leurs racines. En face, à l'ouest, les Monts de Tukaj s'élevaient progressivement en hauteur. Enfin, à leur droite, au sud, s'étendaient à l'infini les hautes futaies de la forêt de Brokilon, cèdres, chênes, bouleaux et pins aux odeurs étranges et aux formes parfois extravagantes.

À l'intérieur du triangle formé par ces trois frontières naturelles, la forêt, la montagne et la rivière, se trouvait un vallon qui montait en pente douce vers les montagnes. Un village y était blotti au pied de vastes murailles qui protégeaient un manoir d'assez petite taille, blotti contre la gorge et à distance prudente de la forêt. La route qui partait de Cizmar s'arrêtait là. Au-delà du manoir, il n'y avait que des prairies d'herbes folles, les montagnes et la forêt.

Le tout dégageait une poésie bucolique parfaite. On ne leur avait pas menti en ville, Lettenhove était décidément l'endroit parfait pour une retraite contemplative. Il donnait envie à Julian de s'arracher les yeux. Quand à savoir si c'était un souvenir enfoui qui lui faisait cet effet ou juste la vision d'un petit paradis terrestre où jamais rien d'intéressant ne devait se passer, Julian aurait été incapable de le dire.

-Alors, gamin, ça te dit quelque chose ?, demanda Yarpen.

N'ayant rien d'autre à faire pendant le voyage en bateau depuis Vizima, Julian s'était ouvert aux Nains de sa très particulière condition. Comme c'était une bande de parfait petits salauds, et qu'ils l'assumaient parfaitement, ils en avaient bien rit, avant de compatir avec son destin et de reconnaître qu'ils ne se le souhaiteraient pour rien au monde. Puis, comme il n'y avait rien de mieux à faire dans le bateau de rivière qui leur avait fait descendre le Pontar, puis dans le bateau de pleine mer qui les avait conduit à Kerack, ils avaient commencé à parier sur la vie de Julian. Il aurait eu du mal à le leur reprocher. Il n'y avait rien de mieux à faire sur un bateau, à part s'amuser à voir qui pouvait pisser le plus loin. Julian faisait de loin un meilleur divertissement, mais il n'avait pas besoin de l'aide des Nains de Yarpen pour échafauder des théories alambiquées. Julian avait arrêté de les écouter, au bout d'un moment. Il trouvait le sujet trop déprimant. De plus, et même si c'était stupide, il voulait résoudre tout seul le mystère et damer le pion au responsable, pas devoir la solution à un autre.

-Rien ne me revient, soupira-il en reprenant les rênes de Rutabaga.

-Rien de rien ? Même pas le goût de la bière locale ?

-Je n'en ai pas la moindre idée. C'est exactement comme à Vizima, Oxenfurt ou Kerack. Il me vient des bribes de connaissances, le nom du village, celui de son auberge. Une fois sur place, je me souviendrais probablement du nombre de marches dans l'escalier de la tour est, mais des connaissances ne font pas des souvenirs. Ces lieux ne me disent rien. Aucune attache émotionnelle, aucun souvenir d'enfance, rien.

-Donc, t'es pas d'ici ?, insista Yarpen.

Lui et les autres Nains remontèrent à dos de poney, donnant le signal du départ. Julian les imita. Il ne servait à rien de se tenir au-dessus des terres familiales en gémissant sur son sort, pas quand il pouvait dégringoler la colline et aller frapper à la porte pour demander une réponse. Et pourtant… une étrange réticence le saisit. S'il était bel et bien né là dans la famille des Pankratz de Lettenhove, il n'avait jamais compté y revenir de son plein gré. C'était étrange d'avoir la sensation de trahir son propre souhait, mais quel choix avait-il ? Le Julian d'avant les crises d'amnésies n'avait pas laissé d'autres pistes à son successeur. Julian n'avait d'autre choix que d'explorer celle-là. Quand à savoir ce qu'il ferait si même cette piste là échouait… Julian préférait ne pas y penser.

-Je ne sais pas si je suis d'ici ou pas, reprit-il en essayant de contenir sa frustration. Peut être. Je sais des choses sur cet endroit, mais…

-On va bien voir, reprit Yarpen avec fatalisme. J'aimerais assez que Paulie me doive tout un tas de pognon. J'ai parié que tu n'es pas le vrai Julian, mais son palefrenier. D'après moi, tu l'as tué parce que vous aimiez la même magicienne, elle t'a poursuivi et puni en te volant la mémoire et il te reste juste assez de mémoire pour revenir sur le lieu de ton crime. Si j'ai raison, on te pendra haut et court, mon gaillard.

-C'est… tortueux comme théorie, et j'aimerai assez garder ma tête et mon cou dans l'état où ils sont.

-Je te comprends, j'aime assez les miens comme ça aussi ! Quoi qu'il en soit, c'est ici qu'on va te dire adieu. Tu nous as payé pour t'escorter jusqu'au domaine des Lettenhove, et le voilà.

-Vous repartez de suite vers Cizma ?

-Non, pas de suite. Même si c'est pas ta vieille carne qui nous as fatigué ces derniers jours, passer deux nuits de suite dans la même auberge fera du bien aux gars. C'est bon pour le moral, de dépenser tout de suite l'argent durement gagné. Elle est bonne au moins, l'aubergee de Lettenhove ? Comment qu'elle s'appelle, d'ailleurs ?

-La Dryade Décapitée. Et avant que vous vous offusquiez, je doute d'être le responsable de cette domination.

Les Nains grimacèrent.

-Avec Brokilon si proche et l'histoire entre vos deux peuples, le nom ne m'étonne qu'à moitié, fit Yarpen, mais est-ce que les gens d'ici détestent aussi les Nains ? Parce que si c'est le cas, je préfère camper sur la colline plutôt que de me faire battre comme plâtre à l'auberge.

-VJe ne crois pas qu'on haïsse les Nains dans le coin. Malheureusement, je ne peux en être sûr. Si c'est le cas, vous pourriez toujours prendre une chambre au château ?

-M'en veut pas mon gars, mais avant de savoir si ton pouvoir vicomtal a la moindre valeur, je préfère ne pas y faire appel, et de toute façon je préfère me saouler dans une auberge ou à la belle étoile que dans une maison chicos.

-C'est honnête. Mais vous restez quand même deux ou trois jours ?

-Toi t'as peur de devoir quitter le coin plus vite que tu n'y es arrivé, ricana Lucas, un autre des Nains de la troupe.

-Imagine, s'il a six mouflets et une femme qui lui réclament de l'argent, comme toi chaque fois que tu rentres chez toi, renchérit Paulie. Si c'est le cas, il filera si vite que c'est nous qui devront lui courir après au lieu de devoir le traîner derrière nous.

L'image déclencha une vague de rires dans l'équipe, Lucas n'étant pas le dernier à rire. Julian les imita, mais rit un peu jaune.

-T'en fait pas mon gars, reprit Yarpen. On reste assez longtemps pour te sauver les miches si besoin, mais à deux conditions. D'abord, que tu ai l'argent pour, parce que tu nous a payé pour t'amener ici, pas pour te faire visiter le Continent du Nord au Sud et du Sud au Nord. On a d'autres chats à fouetter que de travailler gratis.

-Je peux payer, assura Julian.

-T'es si sûr de toi, avec tout l'argent qu'on t'a fauché au gwent ?

Julian prit sa tête dans les mains et poussa un soupir dramatique qui fit exploser de rire la troupe de Nains. Suite à sa découverte de cartes de collection dans son coffre à la banque de Vizima, Julian avait voulu tester ses talents de joueurs face à ses compagnons de route. Le verdict avait été implacable : Julian était d'un niveau abyssalement mauvais aux cartes. En fait, d'après Yarpen, il était tellement mauvais que même lui avait honte de le plumer. Il ignorait également à peu près tout des règles, mais avait pu fournir une estimation très précise de la valeur et de la rareté de chaque carte dans leur jeu.

Comme Julian, Yarpen était en possession d'une carte blanche. Julian lui avait conseillé de la garder précieusement, au cas où son contenu réapparaisse un jour par magie, mais le Nain lui avait paru dubitatif.

- Et la deuxième condition ?

-C'est toi qu'on emmène quelque part. Pas ta carne.

Julian posa une main sur son cœur et poussa un cri outragé.

-Me débarrasser de Rutaba, le sang de mon sang, l'encre de ma plume, ma première et plus fidèle amie ? Jamais.

-Alors ce sera double tarif. Mais en toute sincérité, j'espère que tu trouveras ce que tu cherche ici, et ne jamais vous revoir, toi et ta carne. Vu les ennuis que vous nous avez causé en chemin, ton canasson et toi, on devrait te rançonner à ta famille pour nous dédommager. Jamais vu un client causer autant d'ennui, en tout cas pas un qui n'essaie pas de me poignarder dans le dos tout du long de notre association. Tout du long, t'as été rien d'autre qu'un mal de tête ambulant.

Un peu honteux, Julian détourna le regard.

-J'en suis désolé.

Yarpen haussa les épaules.

-Pas ta faute, jusqu'à preuve du contraire. Mais si c'est un mage qui t'a fait ça, dis-lui deux ou trois mots de ma part sur les dégâts collatéraux des malédiction, de ma part, voire un coup de pied dans le genou.

-Je prends note.

Julian ravala un deuxième mot d'excuse. C'était pourtant bel et bien de sa faute, au moins en partie. Yarpen le connaissait d'avant ses crises d'amnésie. Chaque fois qu'il essayait de se souvenir de détails sur Julian, il était touché par des maux de tête, même s'ils n'avaient rien à voir avec les migraines de Julian qui l'avaient cloué au lit deux jours entiers à l'arrivée à Kerack. Une fois, il avait même fallu lui rappeler qui était Julian et pourquoi il l'avait embauché au réveil. Les autres Nains de la troupe ne devaient pas connaître le Julian d'avant, parce qu'eux n'avaient jamais constaté plus qu'un vague mal de crâne qu'ils pouvaient généralement associer aux abus de la veille en matière d'alcool. Quoi qu'il en soit, Yarpen ne méritait pas de subir les mêmes migraines que lui. Comme l'avait promis le banquier à Vizima, c'était un Nain honnête, à sa manière. Un autre aurait rançonné Julian et l'aurait jeté ligoté dans le Pontar pour s'en débarrasser.

Au moins, Yarpen et lui partageaient la même opinion sur ce qu'il convenait de faire du ou de la responsable de cette malédiction. En fait, il serait même tenté d'embaucher une deuxième fois Yarpen pour fracasser ses genoux, voire ses coudes et ses poignets, juste en avertissement amical de ne jamais rejouer à Julian un tour pareil. On n'avait pas idée d'infliger pareille destinée aux gens. En ce qui le concernait, la destinée pouvait aller se faire foutre.

Une vague de douleur lui traversa le crâne, le forçant à s'accrocher à sa selle pour ne pas tomber. Julian saisit le message. Ne pas penser à la destinée, juste à la famille et au passé enfoui qui l'attendaient peut être à l'autre bout du vallon.

Le reste, pour le moment, pouvait bien attendre.

Julian laissa ses compagnons de route à l'entrée de l'auberge de la Dryade Décapitée avec le reste de la paye qu'il leur avait promis. Les Nains lui souhaitèrent bon courage, promirent de boire à sa santé, puis entrèrent dans l'auberge sans jeter un regard derrière eux . Julian était à

nouveau seul. Il se tourna vers le nord pour contempler l 'entrée du domaine des Lettenhove proprement dite. Celle-ci était à portée de vue et de voix de l'auberge, même si une bonne distance séparait le village de ses seigneurs . Julian remonta sur Rutabaga en lui promettant que c'était les derniers mètres pour la centième fois de la journée et partit dans cette direction.

À peine fut-il sorti du village qu'il regretta d'avoir déclaré aux Nains que leur mission était terminée. Il y avait un groupe de quatre gardes à l'entrée du domaine, tous à l'air plus arrogants et bas du front que les autres. Julian se serait senti plus à l'aise pour les affronter avec six Nains vicieux comme des chèvres et féroces comme des lions derrière lui.

Il s'imagina se présenter aux gardes et déclarer qu'il était Julian Alfred Pankratz de Lettenhove. Le seul scénario dans lequel cette présentation finissait avec lui assit dans un fauteuil confortable au coin du feu réuni à sa famille était celui où on se souvenait de lui. D'après son expérience avec Yarpen, les chances que le scénario se déroule exactement ainsi étaient ridiculement faibles. Tellement faibles, en fait, que Julian n'osait même pas y penser. Le plus probable était plutôt qu'après sa présentation de la bague gravée du sceau des Lettenhove les gardes lui rient au nez et le jetaient dehors. Dans le pire, ils le jetaient en prison jusqu'à ce qu'il soit traîné devant les maîtres des lieux et condamné pour son insolence.

Au lieu de continuer vers le chemin montant vers le château, Julian arrêta Rutabaga.

-Qu'en dit-tu ma belle ? On trouve un autre moyen ?

La malheureuse bête hennit pitoyablement.

-Nous sommes d'accord. Cette option-là sent trop mauvais. De ma courte expérience, il n'y a pas plus buté et peu serviable qu'un garde mal payé. Je crois qu'il est temps de prendre quelques risques. Si je me connaît un peu moi-même, et j'ai la prétention que c'est le cas, j'ai du me trouver un moyen d'échapper à cet endroit. Toute la question, c'est de savoir lequel. Par où proposes-tu de commencer mes recherches ?

Rutabaga tira sur les rênes pour faire trois pas sur la gauche, en direction de la rivière et surtout d'un pommier encore chargé de quelques fruits, malgré la saison avancée. En remerciement de ses conseils plus ou ou moins égoïstes, Julian cueillit la pomme réclamée, puis conduisit Rutabaga jusqu'à la limite des murailles du domaine des Lettenhove, là où elles s'arrêtaient pour ne pas plonger dans la rivière. Ce n'était pas difficile de comprendre pourquoi les murs n'avaient pas été prolongés. Le cours de la rivière devait se modifier trop souvent pour que le prix des réparations annuelles ne dépasse grandement la protection octroyée.

À condition de se mouiller les pieds et d'accepter le risquer d'être entraîné par le courant jusqu'à la cascade la plus proche, il devait être possible de passer dans le domaine proprement dit. Julian jeta un coup d'œil en arrière. Les murailles faisaient un coude un peu plus loin, ce qui le rendait invisible et des gardes et du village. Il n'aurait pas meilleure occasion d'aller jeter un coup d'œil par lui même et voir si un détail lui revenait enfin.

Par précaution, même si les chances qu'elle bouge de plus d'un mètre de son plein gré étaient faibles, Julian attacha Rutabaga à un arbre. Elle renâcla un peu, mais seulement parce que ce n'était pas un pommier, juste un vulgaire noisetier. Elle finirait par se calmer et manger ce qu'on lui donnait à manger. Julian ôta son sac à dos et le cacha un peu plus loin sous un tas de feuille morte avant de récupérer sa bague dans sa cachette. Il l'enfila au doigt et s'engagea dans la rivière.

Il poussa aussitôt un cri de surprise. Le courant était plus froid qu'il ne l'aurait cru, mais aussi plus violent. Julian tomba sur les fesses et poussa un deuxième cri en sentant l'eau s'infiltrer sous sa chemise et jusque dans ses sous-vêtements. Il se releva une première fois, glissa sur les cailloux moussus, puis réussit à se redresser en s'agrippant à la mousse sur la berge. L'exercice, réalisa-t-il, était plus dangereux que prévu. La berge était faite d'une terre meuble et surplombait la rivière de presque un mètre de hauteur. Quand au courant, il semblait rapide, mais pas excessivement. Grosse erreur d'appréciation de la part de Julian. En surface, la vitesse du courant semblait peut être gérable, mais au fond c'était comme si des centaines de mains essayaient d'agripper ses chevilles pour l'entraîner au fond. Même quand il parvenait à gérer le courant, les cailloux et les herbes au fond de l'eau le faisaient sans cesse glisser. Plus d'une fois Julian cru se fouler la cheville entre deux pierres. De plus, de ce côté du mur, la berge surplombait de presque un mètre la rivière, rendant particulièrement difficile la tâche de l'escalader. Julian dut finalement remonter le courant sur une trentaine de mètres avant de trouver des fougères à saisir pour se tirer jusqu'à la rive.

Quand il se redressa enfin, il était trempé des pieds à la tête et claquait des dents avec une ferveur sans précédent dans l'histoire des claquements de dents. Peut être qu'au moins cette aventure lui apprendrait à ne pas prendre ses conseils d'une jument cacochyme.

Au moins, Julian était dans la place. Il ne lui restait plus qu'à explorer les jardins dans l'espoir qu'un souvenir lui revienne en mémoire. De toute façon, s'agiter ne lui ferait pas de mal, trempé comme il l'était.

Le manoir, découvrit-il, était plus grand qu'il n'en avait l'air depuis le village ou la route. C'était une demeure d'agrément et pas une de ces forteresses massives qu'on trouvait ailleurs sur le Continent. Isolés comme ils l'étaient, les Lettenhove étaient à peu près sûr de ne subir aucun siège de la part de leurs ennemis éventuel. Il restait le danger venant des dryades de Brokilon, bien sûr, mais la configuration des lieux trahissait l'arrogance de ses occupants successifs.

Même les jardins semblaient uniquement faits pour l'agrément. En dehors d'un bâtiment bas dont Julian ne voyait que le toit, situé près des portes et dont il se souvenait qu'ils abritaient l'écurie et les quartiers des gardes et qui était adjacent à un terrain d'entraînement, tout autour n'était que charmilles, allées savamment dessinées, sauts de loup et parterres floraux. On se serait cru dans l'exubérante Toussaint plutôt qu'au pied des Monts de Tukaj. Julian s'approcha en grelottant d'un bosquet de fleurs. Pas d'hortensias, contrairement à ce qu'il avait prétendu à un garde à l'entrée de Vizima mais des géraniums rustiques, des anémones, des saxifrages, de la vigne, des roses remontantes…

Julian cligna des yeux. Apparemment, il s'y connaissait en fleurs, et c'était probablement ici qu'il avait acquis cette connaissance. Et ce n'était pas tout. Le clocheton de la tour est lui disait vaguement quelque chose, tout comme cette charmille couverte de plantes grimpantes et entourée de buissons de jasmin d'hiver. Comme à son arrivée à Vizima, il avait l'impression de connaître les lieux sans les connaître, mais son instinct le poussa quand même vers la charmille. Elle était ravissante, avec son petit banc de bois gravé. Il pouvait s'imaginer assit là avec sa mère pour apprendre à lire ses lettres, mais l'image n'évoqua aucun souvenir en lui. Déçu, Julian s'assit dessus et se mit à battre des bras pour tenter de se réchauffer. Il souffla dans ses mains, mais elles restèrent gelées. Il avait besoin de changer d'habits plus que tout, mais il n'arrivait pas à partir. Cependant, s'il restait sur ce banc, il allait geler sur place.

En s'appuyant au dossier du banc pour se lever, Julian sentit quelque chose sous ses doigts engourdis. Il fit le tour du banc, et découvrit des prénoms gravés au couteau d'une main d'enfant. Julian. Adelaja. Jaga.

Julian frôla les trois noms avec révérence. Son cœur se mit à battre plus vite. Ce n'était pas suffisant pour satisfaire son besoin d'en apprendre plus sur lui même, mais c'était réconfortant de savoir que sa signature parfaite chez le banquier de Vizima ne l'avait pas induit en erreur. Il était bel et bien Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, quelqu'un de réel qui avait eu une enfance, une famille et tout le reste. C'était un soulagement d'en avoir la preuve définitive. Certaines nuits, avant de s'endormir, Julian se surprenait à en douter.

Il regarda à nouveau le manoir, en espérant éprouver de la joie d'être de retour chez lui, mais il ne ressentait que de l'appréhension. Les informations que Yarpen et compagnies avaient acquises à Kerack sur les Lettenhove n'étaient guère encourageante. Ils avaient une sorte de réputation en Kerack, son père, ou l'homme qui devait être son père, en particulier. Le comte Filip Pankratz de Lettenhove était réputé être une main de fer dans un gant de fer tenant un fouet en fer. La vallée de Lettenhove était peut être un petit paradis bucolique à première vue, mais les paysans avaient intérêt à filer droit ou à filer au tombeau. Apparemment, l'homme était devenu pire depuis le décès de sa femme presque vingt ans plus tôt. Julian aurait pu être plus compréhensif, si la rumeur ne disait pas aussi qu'il l'avait tué de ses propres mains. En dehors de ce charmant personnage que Julian n'était pas impatient de rencontrer, il y avait aussi apparemment deux sœurs, l'une, Jaga, mariée à l'autre bout du continent, l'autre, Adelaja, n'ayant jamais quitté la vallée, et sur lesquelles personne ne savait quoi dire.

Bien entendu, ni à Kerack ni à Cizmar personne n'avait pu lui parler d'un fils, qu'il soit mort, disparu, renié ou autre chose. Julian ne s'y était pas attendu. Cela ne voulait pas dire qu'il n'était pas déçu. La seule réponse qu'il avait obtenu quand il était à son tour allé poser des questions à Cizmar, une fois sa migraine terminée, c'était que chaque question avait suscité des grimaces de douleur et des mains tremblantes portées à la tête chez ses interlocuteurs, un détail qui lui apprenait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Le mystérieux enchantement avait déjà atteint Kerack et Cizmar. Restait à découvrir s'il avait atteint Lettenhove et si Julian avait encore un endroit qu'il pouvait appeler son chez lui. Il espérait que oui. Il se sentait vidé après ce long voyage en quête d'un homme qui n'existait peut être plus.

Et en même temps… L'instinct lui soufflait qu'il ne voulait pas être Julian Alfred Pankratz de Lettenhove, petit noble pompeux enfermé dans son manoir reculé. C'était comme si une voix

intérieure lui hurlait qu'il n'avait pas fait tous ces efforts pour partir seulement pour rentrer la queue entre les jambes. Cette vie de seigneur, ce n'était pas lui. Julian jeta un regard en arrière vers le mur d'enceinte. Il n'était peut être pas trop tard pour faire le chemin en marche arrière, aller retrouver Yarpen et ses Nains à l'auberge, se saouler et leur offrir la moitié de ce qui lui restait dehors pour le ramener en des terres plus civilisées. Oxenfurt avait l'air d'une ville agitée à souhait. Ou peut être Gors Velen ? La ville était tout prêt de l'île de Thanedd, et quel meilleur endroit pour trouver un mage ou une magicienne disposé à l'aider contre des richesses sonnantes et trébuchantes ?

-Qu'est-ce que… Qui êtes vous et que faites-vous ici ?

La voix féminine figea Julian sur place alors qu'il allait tourner les talons. Julian réalisa l'impression qu'il donnait, dégoulinant d'eau et de boue de la rivière.

-Ce n'est pas ce que vous croyez, promit-il en levant les mains et en se retournant. Je suis…

-Dans les ennuis jusqu'au cou. Gardes !

La femme avait du coffre. Son cri vrilla les oreilles de Julian. Impossible que les gardes ne l'aient pas entendue. Il jeta des coups d'œil à gauche et droite, à la recherche d'une échappatoire, mais la seule était de se jeter à nouveau à la rivière.

-Donnez-moi une chance de m'expliquer !, supplia-t-il. Je suis…

-Pas un mot et pas un geste, ou je vous fait jeter aux chiens par les gardes.

Julian ferma la bouche et se remit à claquer des dents en silence. Il profita de l'attente forcée pour observer la femme. Elle était plutôt jeune, probablement dotée de quelques années de plus ou de moins que lui, habillée d'une robe de lin jaune et emmitouflée dans un châle en laine rouge, le tout de très bonne facture. Elle lui ressemblait, ou Julian lui ressemblait, mais sa mine était hautaine et désagréable. Il n'était pas sûr de vouloir la connaître.

-Adelaja ?, se risqua-t-il.

Sa sœur renifla d'un air méprisant, sans montrer le moindre signe de reconnaissance à son égard.

-Comme si vous ne le saviez pas en venant ici, sale voleur ! On devrait vous fouettez avant de vous pendre ! En fait, c'est exactement ce que je vais ordonner aux gardes.

Un bruit de course retentit à ce moment là derrière Julian. Il se retourna à nouveau pour voir quatre gardes accourir à toute allure, sans doute désireux de faire oublier par leur excès de zèle qu'ils avaient laissé passé Julian sans rien faire.

-Vicomtesse, salua un des gardes, vous avez appelé ?

C'était donc bien la sœur de Julian. Pourquoi alors ne ressentait-il rien en la voyant, ni soulagement, ni joie, ni vieille rancœur ? Pourquoi pas un seul souvenir ne lui revenait ?

-Vous en avez mis du temps, glapit Adelaja, ce brigand aurait pu m'égorger dix fois !

-Je ne suis pas armé, protesta Julian. Je…

L'un des gardes le saisit brutalement par le bras et balança son poing dans son ventre. Le souffle coupé, Julian tomba sur un genou, incapable de dire un mot.

-Pardon, vicomtesse. Je ne sais par quel moyen cet individu à réussi à nous échapper mais…

-Pour l'amour de… Est-ce que vous êtes capable de réfléchir au moins ? Regardez le, il est trempé. Évidemment qu'il est passé par la rivière ! Peu importe. Ôtez-le de ma vue et faites-lui passer l'envie de recommencer.

-Ce sera fait, madame.

Un deuxième garde attrapa Julian par l'autre bras. À eux deux, ils commencèrent à le traîner vers la sortie. Julian essaya de lutter, mais les deux hommes étaient bâtis comme des buffets à vaisselle. Tout ce qu'il arrivait à faire, c'était à battre en vain. des mains et des pieds.

-Ce n'est pas ce que vous croyez, protesta-t-il. Je ne suis pas un voleur. Adelaja, donne-moi une chance de m'expliquer.

-Pas de deuxième chance pour les voleurs, répondit celle-ci.

Sa voix tremblait légèrement et ses mains se resserraient sur son châle. Elle était livide. Julian réalisa d'un coup à quel point elle avait peur. Ce n'était pas une noble arrogante, ou pas seulement. C'était une femme qui avait vu un inconnu dans son jardin et qui réagissait en hérissant des murailles autour d'elle. D'un coup, il eut un peu pitié d'elle et honte de l'avoir tout de suite cataloguée. C'était sa sœur. La seule trace tangible de son passé et de son existence. Il ne voulait pas partir d'ici sans avoir au moins tenté de la connaître. Il se débattit de plus belle.

-Adelaja, écoute-moi !, cria-t-il de tous ses poumons. C'est moi ! C'est Julian !

-Julian ?

-Oui, Julian ! Dis-leur de me lâcher !

Au lieu de répondre, Adelaja se contenta d'écarquiller des yeux où il ne lisait aucune reconnaissance. Les gardes autour de lui éclatèrent de rire et continuèrent de le traîner vers le portail du domaine. Julian cessa de se débattre. À quoi bon ? Ici non plus on ne le reconnaissait pas. Autant se prendre la correction et se traîner vers l'auberge pour noyer ses soucis dans du mauvais vin. Au moins, il ferait un peu rire Yarpen et ses Nains. Il ferma les yeux et laissa retomber sa tête en arrière en essayant de retenir ses larmes de frustration.

Soudain, un cri retentit derrière lui.

-Julian ! Oh par Melitelle ! Lâchez-le !

Aussi surpris que lui, les gardes s'arrêtèrent.

-Mais madame, vous l'avez dit vous même, c'est un dangereux voleur !

-Lâchez-le je vous dit. C'est Julian ! C'est mon frère !

La tête de Julian heurta brutalement le sol. Il vit des étoiles danser sur ses yeux fermés, mais se redressa quand même en gémissant, à temps pour voir Adelaja tomber à genoux à côté de lui, des larmes dans les yeux. Son visage était soudain adouci, et elle paraissait beaucoup plus jeune.

-Je n'arrive pas à y croire… Julian. Comment ai-je pu t'oublier ?

Elle le prit soudain dans ses bras. D'instinct, Julian referma ses bras sur elle et laissa tomber sa tête sur son épaule en pleurant. Quelqu'un se souvenait de lui. Quelqu'un l'aimait assez pour s'être souvenu de lui. Il n'était pas seul au monde.

-Julian…, répéta sa sœur d'une voix incrédule en s'écartant pour le regarder. Julian… Comment est-ce possible ? Comment est-ce que j'ai pu t'oublier ?

-C'est une longue histoire, murmura-t-il d'une voix rauque.

-Je sais ! C'est la Rusalka, n'est-ce pas ? Elle t'a prit à nous et elle t'a rendu !

Julian cligna des yeux.

-Quelle rusalka ?

Et il éternua bruyamment.